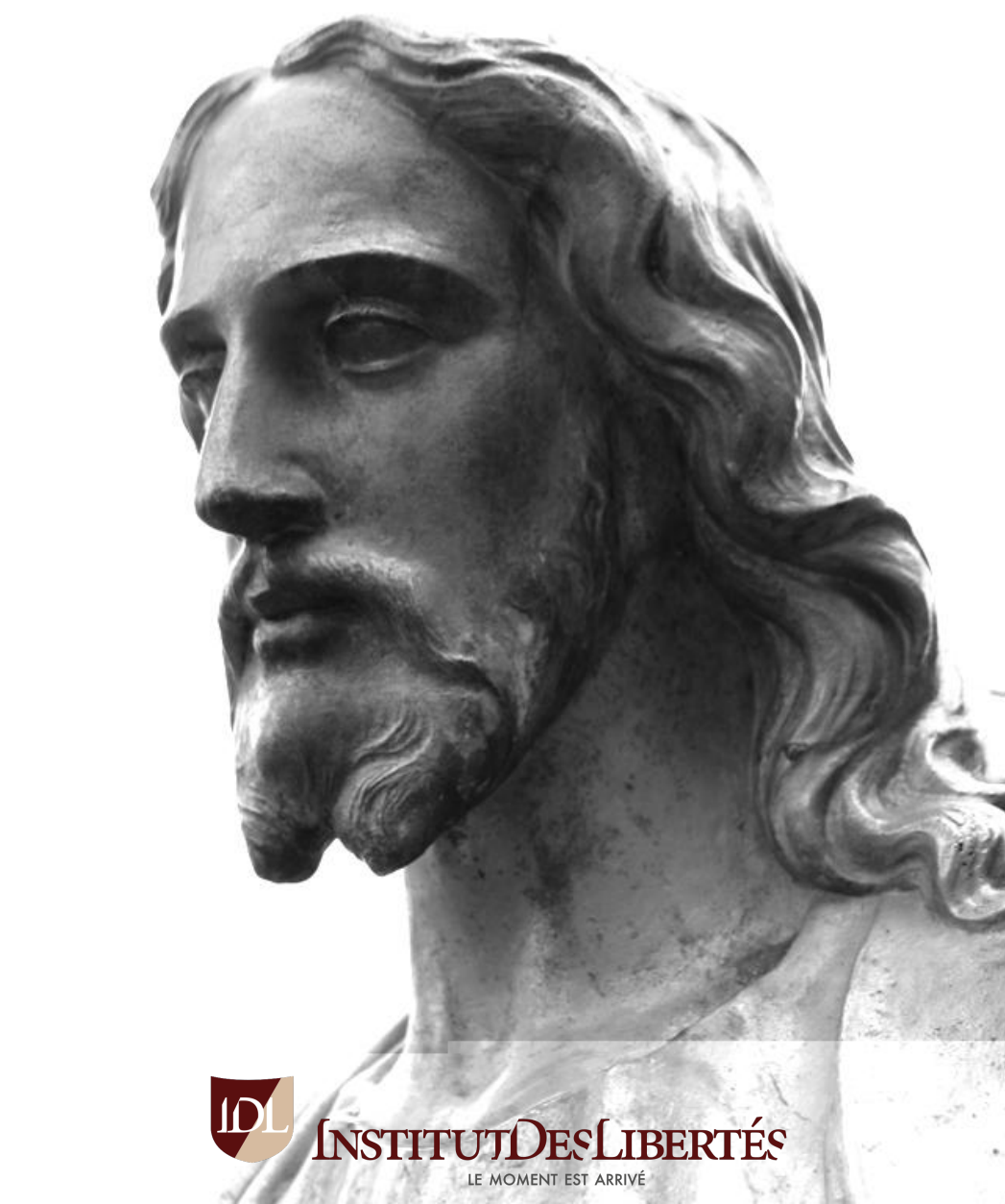
Charles Gave

Un Libéral Nommé Jésus

Parabole Économique



IDL
INSTITUT DES LIBERTÉS
LE MOMENT EST ARRIVÉ

Cet ouvrage vous est offert par :

INSTITUT DES LIBERTÉS

LE MOMENT EST ARRIVÉ

Sommaire

AVANT-PROPOS p.7
Nous sommes des nains sur les épaules de géants

CHAPITRE I p.21
Tout commence par un coup de foudre

CHAPITRE II p.33
Le patient socialiste est mort, l'électro-encéphalogramme est plat, mais qui va lui dire ?

CHAPITRE III p.51
Une idée à mettre en œuvre toutes affaires cessantes : la séparation de l'Eglise et de l'Etat

CHAPITRE IV p.61
Les Evangiles et la prise de risque

CHAPITRE V p.69
Les évangiles et la notion de valeur

CHAPITRE VI p.81
Les Evangiles et la richesse

CHAPITRE VII p.94
Les Evangiles et la justice sociale

CHAPITRE VIII p.107
Les Evangiles, le travail et la propriété

CHAPITRE IX p.123
Les Evangiles, la défense, l'illustration du capital et du droit de propriété

CHAPITRE X p.133
Evangiles, investissement et rente

CHAPITRE XI p.141
Evangiles et endettement

CHAPITRE XII p.147
Les Evangiles et le contrat

CONCLUSION p.157
Quand un rocher change le cours d’un fleuve

Avant Propos

Nous sommes des nains sur les épaules de géants[1]

On peut s'étonner qu'un économiste se penche sur les Evangiles. Que l'on se rassure. Je n'ai, dans cet essai, aucune intention d'envahir le terrain des spécialistes de la chose religieuse. J'ai comme but de relire les Evangiles, de les analyser en utilisant les outils de mon métier, celui d'un économiste, et je n'entends pas m'écarter du champ de mes compétences. C'est notre droit à tous. Peu l'utilisent et c'est bien dommage. Car la puissance de persuasion, d'émotion, de colère des Evangiles est toujours intacte.

A observer le monde dans lequel nous vivons, je ressens un malaise diffus, un sentiment largement partagé et que, comme tout un chacun, j'essaie d'expliquer.

Je crois qu'à l'origine de notre civilisation, il y a une synthèse entre la logique grecque et la morale chrétienne, c'est-à-dire entre une méthode et une éthique. Cette synthèse a engendré, en vingt siècles, dans une petite péninsule de l'Asie, la première et la seule civilisation à la fois globale et respectueuse des droits de l'homme. Dans un livre précédent Des lions menés par des ânes[2] , j'ai voulu montrer, de façon aussi plaisante que possible, comment l'application de la logique grecque aux problèmes inhérents à la création et à la transmission des richesses matérielles, d'abord en Grande-

[1] La phrase est de Newton

[2] Des Lions menés par des Anes, 2003, Robert Laffont

Bretagne, puis ailleurs, avait permis l'extraordinaire hausse du niveau de vie. Nous devrions tous continuer à bénéficier de cette croissance, si le couple pouvoir politique- système juridique, avait dans chaque pays – et en particulier, en France – continué à fonctionner sur le modèle d'un rapport de force équilibré. Bref, dans le respect de la logique grecque.

J'ai cherché aussi à démontrer comment l'abandon actuel de cette logique par les classes technocratiques, qui dirigent l'Euroland en faisant fi de toute démocratie, amènerait inéluctablement à un désastre tant économique que politique[3].

Dans ce second essai, je souhaite compléter cette première analyse du monde tel qu'il est – et non pas tel qu'il devrait être – en m'arrêtant au second rameau de la civilisation européenne, celui qui trouve ses racines dans la morale chrétienne en général et dans les Evangiles, en particulier.

Nous le savons tous : "L'homme ne vit pas que de pain"… Quand dans nos dissertations au lycée, le professeur nous faisait plancher sur " science sans conscience n'est que ruine de l'âme ", tout n'était-il pas dit ?

En d'autres termes, les Grecs sans le Christ ne mènent à rien, ou plus exactement, la logique grecque sans l'égalité de

---

[3] Ce désastre est bien entamé : je ne changerai pas une ligne de ce que j'ai écrit il y a déjà plus de deux ans. La thèse était simple : la politique économique suivie amenait immanquablement à la stagnation économique. Cette stagnation allait créer d'abord une crise au sein des institutions européennes, suivie d'une grave crise politique en France et en Allemagne. Nous y sommes.

tous devant Dieu ne mène qu'à la connaissance sans objet, à la science sans le progrès technique.

La liberté sans l'égalité devant Dieu mène à l'esclavage des plus faibles, et donc à la stagnation économique.

L'égalité de tous devant Dieu sans la liberté individuelle grecque conduit facilement au dédain de la vie matérielle, au rabachage des textes sacrés, et donc, à nouveau, à la stagnation économique.

Or cette éthique, ces codes de lecture du monde, cette morale héritée de nos ancêtres, sont, à l'instar de la logique grecque, eux aussi, soumis à une attaque en règle, sont, eux aussi, en voie de destruction.

J'entends déjà une première objection : mais enfin, la religion, la morale, de nos jours, cela n'intéresse plus personne !

Peut être.

Que l'on me permette à ce sujet, de raconter une petite anecdote qui m'a beaucoup marqué dans les années soixante, alors que je faisais mes études à Toulouse, il y eut des grands travaux dans le centre ville. En creusant, les entrepreneurs découvrirent de très anciens tuyaux dont plus personne ne savaient à quoi ils pouvaient bien servir. On décida par conséquent de les détruire. Résultat : dans les heures qui suivirent, toutes les caves du centre ville furent inondées !

Toulouse avait été bâtie sur des marais au temps des Romains. Ceux-ci avaient construits des canalisations pour drainer ces eaux stagnantes. Deux mille ans plus tard, les

canalisations fonctionnaient toujours, mais tout le monde avait oublié jusqu'à leur existence…

Eh bien, la religion chrétienne est, un peu, pour notre civilisation, l'équivalent des systèmes de drainage bâtis par les Romains à Toulouse : plus personne apparemment ne veut reconnaître son importance, mais si on l'ignore, si on la casse, – comme on a cassé les tuyaux toulousains – l'Europe va être submergée, noyée.

Si d'aucuns veulent mettre en avant une morale nouvelle, qu'ils le fassent. S'ils cassent, de façon volontaire ou involontaire, le système de drainage de notre civilisation, qu'ils ne s'étonnent pas d'inonder nos sous-sols, c'est-à-dire nos fondations.

Ne pas prendre en compte le rôle des religions dans les évolutions historiques[4], c'est commettre la même erreur que nos entrepreneurs à Toulouse. Une erreur qui oblige de réparer dans l'urgence ce que l'on a détruit dans une ignorance criminelle.

En fait, j'imagine notre civilisation comme un linteau de porte qui repose sur deux piliers en bois, anciens et précieux : d'un côté la logique grecque, de l'autre la morale judéo-chrétienne. Et le linteau, c'est notre civilisation.

---

[4] Pour ceux que l'étude des civilisations intéresse, voir l'Histoire d' Arnold Toynbee, le grand historien anglais où les relations entre civilisations et religions sont fort bien décrites et analysées. Voir aussi le livre de Samuel Huttington, publié en 1996, Le choc des civilisations.

Sous ce linteau, depuis deux mille ans, tous les progrès sont passés. Or, des termites rongent chacun de ces deux piliers.

Dans Des lions menés par des ânes, j'avais choisi la facilité : dénoncer ces malfaisants insectes dans le domaine que je maîtrise le mieux, celui de la logique.

Devant les réactions[5] à ce pamphlet, j'ai compris que le second pilier était également en danger.

Mais analyser et dénoncer cette évolution est beaucoup plus difficile. En effet, ceux qui rongent tranquillement le second pilier, utilisent une astuce qui gèle tout débat : ils interdisent à quiconque, à l'exception d'eux-mêmes, de parler de morale. Or, toute société repose sur une tension entre le conformisme – c'est-à-dire l'adhésion à la morale dominante – et la transgression.

Antigone désobéit, et elle paie de sa vie sa transgression. Chacun sait également que le progrès moral d'une société passe souvent par une transgression individuelle dont le coupable souffre, au point souvent d'y laisser sa peau. Le combat de Lincoln contre l'esclavage en est un bel exemple. C'est ainsi qu'avance l'histoire et la nouvelle donne morale initiée par Lincoln finira par se transformer en nouvelle norme.

---

[5] Le livre s'est très bien vendu. Personne n'en a parlé dans la presse écrite. Personne n'a contesté la démonstration. Les critiques ont simplement dit que la démonstration était moralement indéfendable. Je me sens donc obligé de défendre mon premier bébé sur ce terrain-là, et donc de parler de morale …ce pourquoi je suis bien entendu particulièrement mal équipé.

Sans cette référence à une morale universelle nous débouchons sur la situation paradoxale que nous connaissons : tout le monde veut être un transgresseur, mais bien entendu, personne ne veut en supporter le coût. Chacun se voit en poète maudit, mais en même temps exige d'être payé par le ministère de la Culture[6]. Villon, Verlaine, où êtes vous ?

Briser la norme sans en payer le prix est devenu la norme.

Tant et si bien que nous vivons dans une société où celui qui défend cette morale fondatrice, devient le transgresseur… En termes militaires, cela s'appelle un combat à front renversé, et ce sont de loin les combats les plus durs.

J'aurai donc besoin de toute l'indulgence des lecteurs, car j'entends bénéficier du même traitement que tout un chacun : briser la norme et ne pas en souffrir…

Quelques points de méthodologie et l'articulation du plan doivent être précisés.

Dans la Bible chrétienne, nous n'utiliserons que le Nouveau Testament qui comprend trois corps de doctrines, les Evangiles, les Actes des Apôtres (Lettres de Saint Paul, de Saint Pierre, ...), enfin l'Apocalypse de Saint Jean. Nous ne

---

[6] Il est quand même étonnant que la France ait cessé d'être un pays de culture à partir de 1962, c'est-à-dire à partir de la date où nous avons eu pour la première fois de notre histoire un ministère de la Culture. La culture ne PEUT PAS être subventionnée sans périr.

ferons référence qu'aux Evangiles. Ceux-ci racontent la vie sur terre du Christ et se composent de deux parties très distinctes :

1. La narration, par des témoins oculaires des événements ayant constitué la vie de Jésus.
2. Les paroles et les mots prononcés par le Christ et fidèlement rapportés par ses disciples.

Ce sont les seules paroles du Christ, qui représentent à peine un cinquième du texte évangélique, qui nous serviront de référence dans ce livre.

Pourquoi ?

A l'intérieur des évangiles qui racontent la vie sur Terre du Christ, on peut distinguer deux parties très distinctes.

• La narration, par des témoins oculaires des événements ayant constitué la vie de Jésus.
• Les paroles et les **mots prononcés par le Christ** et fidèlement rapportés par ses disciples.

A l'intérieur de ces évangiles, les paroles du Christ, rapportées par ses disciples, ne constituent même pas un cinquième du texte.

Eh bien, la seule chose qui nous intéresse et dont nous allons nous servir dans ce livre, ce sont les paroles du Christ.
Pourquoi ?

La chose du monde la plus difficile quand on vit toute sa vie au même endroit est de continuer à voir son environnement comme au premier jour.

Quiconque vit à Paris est toujours amusé devant l'admiration éberluée que bien des étrangers ressentent quand ils visitent pour la première fois la ville lumière.

Il en est de même pour les textes que nous avons trop entendus. Nous ne savons plus entendre ou mieux encore écouter la voix du Christ, qui est devenue une sorte d'aimable ronron.

Bien plus, nous ne savons plus faire la différence entre la voix originale et les commentaires qui l'accompagnent.

Les paroles du Christ se reconnaissent entre toutes.

Il y a en elles une musique, une logique, une tendre ironie qui n'appartiennent qu'a lui.

N'utiliser que ses mots, c'est libérer la pierre précieuse de sa gangue et lui permettre de s'adapter a une nouvelle monture.

Ses paroles, en tout, couvrent peut être soixante pages.

Mais, pour parler très honnêtement, ce que les Pères de l'église ou les spécialistes ont pensé ou pensent encore du message du Christ dans le domaine économique laisse l'auteur prodigieusement indifférent.

Car ce livre n'est pas un livre religieux, mais **un livre sur l'économie**, a la lumière des évangiles.

Dans son premier livre, basée sur des réalités scientifiques et chiffrables, l'auteur avait été d'une honnêteté intellectuelle parfaite.

Rien n'avait été soutenu qui n'ait été prouvé avant, pendant ou après par des chiffres indiscutables.

Dans ce second livre, ou par définition même, une bonne partie de ce qu'il va avancer n'est pas mesurable, garder l'objectivité qu'il avait maintenue tout au long du premier ouvrage va être extrêmement difficile.

La logique se prête à la mesure et à l'objectivité, la morale beaucoup moins.

La méthodologie sera donc fort différente.

Lorsque nous aurons a dérouler des enchaînements logiques du type " causes et conséquences " dans notre domaine de prédilection, l'économie, nous utiliserons le genre de raisonnement que nous avons illustré dans notre précèdent ouvrage, des Lions menés par des Anes.

Lorsque nous passerons dans le mode " moral ", nous justifierons à chaque fois notre prise de position par une citation du Christ lui-même

Nous utiliserons donc deux sortes de procédés dans le courant de ce livre, fort classiques pour quiconque s'est donnée

la peine de structurer ses arguments avant, ou pendant une discussion[7].

• La logique Aristotélicienne : il existe des causes et des conséquences. Si ma dette croit beaucoup plus vite que mes revenus, en fin de parcours, je vais faire faillite…

• L'argument d'autorité[8] : ce que je dis est vrai parce que cela a été dit avant moi par… Marx, Newton, Einstein, Freud, de Gaulle.etc….. nous n'invoquerons l'argument d'autorité que dans le domaine moral et en n'utilisant que les paroles du Christ, et elles seules.

La seule autorité que nous invoquerons lors de nos démonstrations dans le domaine moral sera donc celle de Jésus. Il est inutile de souligner que les deux modes de démonstration sont antinomiques.

Ce qui est du ressort de la connaissance est différent de ce qui est du ressort de l'autorité.

Cela va donc introduire dans le livre une tension qui n'existait pas dans le premier ouvrage, tout entier bâti sur la Logique.

Cette tension, nous essaierons de la limiter en restant de bonne foi, en tachant d'être honnête intellectuellement.

---

[7] Ou encore plus souvent, après, dans l'escalier, ou la plupart des bons arguments qu'il aurait fallu utiliser apparaissent toujours fort clairement

[8] A noter que Saint Thomas d'Aquin disait que le seul endroit ou l'argument d'autorité peut être utilisé c'est dans le domaine religieux, en citant les écritures. Partout ailleurs, l'argument d'autorité avait très peu de valeur.

Mais il ne faut pas se faire d'illusions.

Ce que le lecteur va lire, c'est ce que l'auteur comprend des évangiles à la lumière de son expérience et de ses préjugés à lui.

Il se trouve que l'auteur a une nature simple : il n'a jamais été un expert en gris, pour lui ou bien les choses sont blanches, ou bien elles sont noires.

Ce qui rejoint (déjà !) admirablement une parole du Christ :
" Que votre oui soit un oui, que votre non soit un non, tout le reste vient du Malin "

Donc, l'auteur va sûrement faire de fort mauvaises interprétations de ce que le Christ a voulu dire, mais ce seront ses âneries à lui bien claires et bien simples et dont il espère avant tout qu'elles ne viendront pas du Malin[9].

Mais de ça, hélas, il ne peut être sûr.

Ce deuxième livre tiendra donc en fait beaucoup de l'explication de texte.

La question que nous posons, et à laquelle nous allons essayer de répondre, est la suivante.

---

[9] Le texte utilisé pour les citations sera celui du Nouveau Testament, publie chez Folio Classique.

Si les évangiles sont le fondement même de notre civilisation, si vraiment ils sont de tous temps et de tous les lieux, alors, ils doivent avoir quelque chose à nous dire aujourd'hui sur ce qui est moral en économie.

Peut être ont-ils été trop lus et commentés par des religieux, des moralistes, des philosophes et …pas assez par des économistes et des financiers ?

Nos commentaires (des Evangiles) seront donc faits, non pas à la lumière de la culture théologique de l'auteur, fort insuffisante, mais à l'aide de connaissances économiques ou politiques, accumulées un peu au hasard par ce dernier au travers d'années passées à réfléchir pour agir, dans le monde financier d'aujourd'hui.

Pour aider à la compréhension du lecteur il nous faut maintenant préciser ce que nous entendons faire et le plan que nous allons suivre.

Dans le premier chapitre nous nous attachons à démontrer que les Evangiles sont un livre qui ne ressemble à aucun autre.

Nous essayons aussi d'expliquer pourquoi le message du Christ était, est et restera toujours fondamentalement individualiste et libérateur.

Dans le deuxième chapitre, nous retraçons la genèse et l'historique de l'idée socialiste.

En utilisant nos connaissances historiques et économiques, nous allons montrer à quel point l'idéologie socialiste est et ne peut être qu'asservissante, dégradante et contraire de par son essence même a la liberté individuelle.

Ces deux chapitres sont donc le cœur même de ce petit essai

A partir du troisième chapitre, le corps de doctrine ayant été établi, nous passerons aux travaux pratiques, c'est-à-dire les relations avec le pouvoir politique, l'argent, la justice sociale etc.…

Chapitre I

Tout commence par un coup de foudre

"Parce que c'était lui, parce que c'était moi…"

Montaigne

Il y a quatre Evangiles.

Les premiers, ceux de Marc et Matthieu, ont été écrits par deux très braves types, le troisième, celui de Luc par un médecin, le quatrième par un "intello", Jean.

L'Evangile selon Saint Marc a sans doute été écrit sous la dictée de Pierre, un pêcheur de Galilée qui souffrait d'une double ignominie : d'abord il était un travailleur manuel, (horreur !) et ensuite il était de Galilée, région réputée pour être la plus arriérée de Palestine.

Matthieu, collecteur d'impôts pour la douane, fonction qui d'après la Loi juive était illégale, se trouvait quant à lui, dans une situation à peu près équivalente à celle d'un Intouchable dans l'Inde d'aujourd'hui. Luc médecin, n'était pas originaire de Palestine, parlait et écrivait en grec et n'a pas, semble-t-il, connu personnellement le Christ.

Enfin Jean, l'intellectuel de service, très jeune au moment de la prédication de Jésus, était à peine sorti de l'adolescence et comme tel, ignoré par les docteurs de la Loi et peu crédible comme témoin.

Il est difficile d'imaginer une plus remarquable collection de bras cassés[10].

Pourtant leurs écrits ont changé le monde…

Il s'est donc passé en Palestine, il y a 2000 ans, quelque chose d'extraordinaire entre Jésus et des individus que rien ne semblait prédisposer à un destin hors du commun.

Vous avez peut-être vu le film américain, West Side Story. Une reprise, mise à la sauce new-yorkaise, de Roméo et Juliette. Les deux héros, qui ne s'étaient jamais rencontrés, sont dans un lieu public et soudain ils se "voient ". Tous les témoins qui les entourent tombent brusquement dans l'ombre la plus épaisse, deviennent littéralement invisibles, tandis que " l'Autre " apparaît nimbé de lumière. N'est-ce pas la meilleure illustration cinématographique du mythique coup de foudre ?

Eh bien, ces hommes de Palestine, il y a plus de vingt siècles, ont vécu ce coup de foudre. Soudain, non seulement ils ont été " vus ", eux qui étaient dans l'ombre depuis toujours, et destinés à y rester, mais en plus ils ont vus !
Et Celui qui les voyait, leur a dit : " Viens, et suis-moi ".

C'est en cela que les Evangiles forment une œuvre unique : ils exposent des idées, les alignent dans le bon ordre pour raconter une histoire ou développer une démonstration. Et ce qui ressort des Evangiles est beaucoup plus qu'un récit : c'est

---

[10] Et les autres Apôtres ne valaient guère mieux, à l'exception peut être de Judas qui tenait la bourse du groupe et qui semblait disposer d'un solide sens de son intérêt, a lui, ce qui l'a perdu.

la surprise immense de quatre témoins devant une personnalité qui les dépasse totalement.

De l'avoir côtoyée, d'avoir été choisis par elle, jamais ils ne s'en sont remis.

La puissance de ce Livre, ne s'apparente ni à une thèse ni à une histoire. Elle prend sa source dans une… Personne.

Le Christ, à notre connaissance, n'a jamais écrit une ligne. La seule fois où il écrit, c'est avec son doigt dans la poussière, quand on lui amène la femme adultère.

Veut-il par là nous indiquer la valeur qu'il attache aux écrits ? Il a toujours refusé de prescrire une règle de vie écrite aux gens qui le lui demandaient.

Quand les questions se faisaient trop précises, Il répondait en expliquant comment être un bon… Juif.

Tu connais les commandements :
Ne commets point d'adultère ;
Ne tue point ;
Ne dérobe point ;
Ne porte pas de faux témoignage ;
Honore ton père et ta mère.

Si le questionneur insistait, il répondait toujours
"Viens et suis-moi".

Il n'y a pas de recettes pour être un bon chrétien, il n'y a qu'un ordre : *Viens et suis-moi*.

La religion chrétienne n’est en rien un ensemble de lois et de préceptes à suivre.

Ce n’est pas la Torah, encore moins le Coran.

C’est l’histoire d’une personne qui est venu sur terre et qui regarde chaque individu comme nul ne l'a fait avant lui et ne l'a fait depuis.

L’extraordinaire de cette histoire ? Deux mille ans après, ce regard n’a pas baissé d’intensité.

Siècle après siècle, des hommes, des femmes, des enfants sont saisis – à la lecture du texte – par ce regard, et consacrent leurs vies à suivre cette personne, qui vivait il y a 2000 ans …

Et ce qu’ils suivent, ce n’est pas une idéologie, ce n’est pas une loi, c’est un homme, qu’ils aiment avec passion. Comme Pierre qui se jette à l’eau pour retrouver son Seigneur.

Les Evangiles, et ensuite toute l’histoire des grands saints, nous racontent une série d’histoires d’amour et chaque fois il y a le Christ et …une autre personne.

Il faut bien, alors, se rendre à l'évidence d'une chose : nous n’avons pas un portrait du Christ, mais… quatre.

Chacun des Evangélistes a fait ce qu’il a pu, dans la mesure de ses moyens. C'est un peu la description d’un éléphant qu'auraient faite quatre aveugles qui ne peuvent que toucher l'énorme bête.

Le résultat est surprenant. Au moins les quatre Evangélistes s'accordent-ils sur un point : Dieu ne sait compter que jusqu'à un[11] ! Dieu ne s'intéresse ni aux masses ni aux nations ni à l'Histoire, avec un H majuscule.

Si l'on en croit Jésus, Dieu ne s'intéresse qu'à chacun d'entre nous, un par un, et veut développer avec chacun d'entre nous une relation individuelle.

> **Je**[12] suis le chemin, la Vérité et la Vie.
> Nul ne vient au Père que par **Moi**.
> Si vous **me** connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père…
> Celui qui **m**'a vu a vu le Père...
> **Je** suis le vrai cep et mon père est le vigneron : tout sarment qui est en **moi** et ne porte pas de fruit, il le retranche.
> Celui qui demeure en **moi** et en qui **je** demeure porte beaucoup de fruits.

Le message est d'une éloquente simplicité : l'amour va d'une personne à une autre.

---

[11] La formule est d'André Frossard dans *Dieu existe, je l'ai rencontré.*

[12] Souligné par l'auteur. Cette affirmation de Jésus rendait les Juifs de son époque absolument fous furieux, C'était pour eux le blasphème ultime, qui, d'après la loi Judaïque était passible de mort. Comme Socrate, Jésus est mort parce que ses concitoyens respectaient la loi, et lui aussi. Les Juifs ne sont pas plus responsables de la mort du Christ que les Grecs ne le sont de celle de Socrate. Dans les deux cas, il n'y a eu qu'application de la loi. Voir à ce sujet les analyses de René Girard.

C’est tout.

Il n’y a pas d’amour *collectif*.
Il n’y a pas d’amour de *l’humanité*, avec un grand H.

Il n’y a que l’amour qui va du Christ à un homme ou à une femme ; d’un homme ou d’une femme au Christ ; ou d’un homme, d'une femme à un autre homme, à une autre femme.

> Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba au milieu des voleurs.
> Ils le dépouillèrent, le rouèrent de coups et s’en allèrent le laissant à demi-mort.
> Par hasard un prêtre descendait par ce chemin. Il vit le malheureux et passa de l'autre côté, outre
> De même un lévite arriva à cet endroit.
> Il le vit et passa de l'autre côté.
> Mais un Samaritain qui était en voyage arriva près de lui ;
> Il le vit et fut pris de pitié.
> Il s'approcha, pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin,
> Puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui.
> Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent et les donna à l'aubergiste, en lui disant :
> "prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai".

Il n’existe de responsabilité, d’amour ou de morale qu’individuel.

Je n'ai pas le moindre doute que le prêtre et le lévite aient fait partie de toutes les organisations charitables locales pour lutter contre la faim dans le monde ou le déboisement de l'Amazonie. Nul doute qu'ils n'aient donné tous les deux au Téléthon…

Ce qui d'ailleurs prenait tout leur temps et les empêchait de se consacrer aux petits vieux qui, l'été, crevaient de chaud à leurs côtés. A ce moment-là, on ne leur en voudra pas, ils étaient en vacances, ou en voyage d'affaires.

Heureusement, pour le pauvre voyageur, le Samaritain, n'était pas, lui, un homme occupé ou important…

Ce que nous dit le Christ, encore et encore, c'est qu'il n'y a de morale "qu'individuelle ".

Il n'y a d'amour qu'individuel.
Voilà la loi du Seigneur.

• Il n'y a pas d'amour collectif,
• Il n'y a pas de responsabilité collective,
• Il n'y a pas de morale collective

La conséquence logique est *effrayante* : nous serons jugés un par un, et non pas collectivement.

Le "jugement de l'Histoire ", si cher à nos politiques, aux yeux de Dieu est une foutaise.

A quoi sert à un homme d'avoir conquis le monde s'il a perdu la vie ?

Et notre responsabilité individuelle sera jugée en fonction de ce que chacun d'entre nous aura reçu.

L'injonction tombe comme un couperet :

On exigera beaucoup de celui à qui l'on aura beaucoup donné.Et plus on aura confié à quelqu'un plus on lui redemandera… Vous, de même quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites :

"Nous sommes des serviteurs inutiles.
Nous n'avons fait que ce que nous devions faire".

Phrases terribles, s'il en fût.

D'elles sont nées toute la tension *créatrice* qui a mené le monde européen pendant vingt siècles.

Il est relativement facile de se dire bon musulman ou bon juif, il suffit de respecter dans le détail la loi, telle qu'elle est énoncée dans leur Livre.

Or, nul ne peut se dire en conscience, un "*bon chrétien*".

Les Evangiles ne sont pas un livre, mais une rencontre avec une Personne, à la fois exigeante, remplie de compassion et qui ne précise jamais ce qu'Elle attend de nous !

De quoi devenir fou, ou saint… d'ailleurs et assez souvent les deux à la fois.

Car quand on aime, on ne peut jamais donner assez à ceux que l'on aime.

Celui qui n'a pas **tout** donné n'a rien donné…

Mais qu'est ce que " tout " ?

A ce stade de notre réflexion, je crois qu'il devient nécessaire d'expliquer pourquoi la religion chrétienne est fondamentalement différente des autres.

Toute religion a, me semble-t-il, trois axes de développement et d'approfondissement possibles, que chacun suivra selon ses propres préférences :

- la relation verticale à Dieu. C'est le judaïsme.
- la relation intérieure avec soi-même. C'est le bouddhisme.
- la relation horizontale avec les autres. C'est le confucianisme.

L'essence de la religion musulmane et de la religion juive est la même[13] : un monothéisme absolu régissant la relation avec Dieu, et un ensemble de règles très précises contrôlant les rapports soit avec les autres, soit avec soi-même.

Il en va tout différemment dans la religion chrétienne. Ces trois fonctions "fusionnent" en une personne : Jésus.

---

[13] Les pratiques ont cependant fort différentes, le message de la Torah reste ouvert a l'interprétation des générations successives et donc n'est pas clos, mais ouvert, ce qui n'est pas le cas du Coran.

C’est pourquoi, l’une des plus grandes erreurs de notre temps est, je pense, de réunir sous la même bannière, ce qu’il est convenu d’appeler les religions du Livre.

La religion chrétienne ne repose pas sur un livre, mais sur un homme, sur un individu.

Mahomet a beaucoup emprunté à la Torah et à l’Ancien Testament. Il n’a rien emprunté au Nouveau Testament, et surtout pas cette notion d’individualisme forcené qui en est la trame.

L’essence de la religion chrétienne n’est ni de demander l’adhésion mécanique à une règle ni d'imposer que l'on adore son maître comme le fait un chien ; c'est l'exercice plein et entier du libre arbitre[14].

Car, nous le savons tous, l’amour ne se conçoit que libre.

Dieu veut être aimé par chacun d’entre nous, librement.

Chacun d’entre nous est *libre* de ses choix, *à tout moment*. Ayant choisi, il demeure mortellement inquiet, car au fond de lui même, " nul ne sait ce qui lui a été donné… " .

L’essence de cette parole, c’est que non seulement nous sommes libres de faire nos choix moraux, mais que ces choix peuvent – et vont sans doute – nous mettre en conflit avec tous

---

[14] L’Eglise catholique avait perdu de vue cette réalité. D’où la Réforme.

nos proches. Ce qui est en rupture totale avec tous les tribalismes et tous les communautarismes.

> Ne pensez pas que je suis venu apporter la paix sur terre ;
> Je suis venu apporter, non la paix mais l'épée :
> Je suis venu mettre le fils contre son père, et la fille contre sa mère
> On aura pour ennemis les gens de sa propre maison.
> Celui qui aime son père plus que moi, n'est pas digne de moi…
> Celui qui sauvera sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie
> A cause de moi, la retrouvera.

On songe à Sainte Jeanne de Chantal, marchant sur le corps de ses enfants qui s'étaient mis en travers de la porte pour l'empêcher de quitter sa maison.

Elle voulait fonder un ordre monastique, ce qu'elle fit…

Le message des Evangiles est un cri *d'individualisme libérateur*, et certainement pas un appel à l'on ne sait quel communautarisme. Nous sommes libres de nos choix, et donc responsables.

Et nos choix sont plus importants, oh combien, que nos attachements…

Comme l'a résumé Jean Paul II dans l'une de ces encycliques : "La liberté, c'est de pouvoir et de vouloir faire ce que l'on doit faire. "

En conséquence, toute liberté individuelle s'organise autour de ces trois composantes d'origine chrétienne :

• La *possibilité* d'exercer son choix qui dépend de l'environnement en général, du pouvoir politique en particulier. Sur ce sujet, les Evangiles ont aussi beaucoup à dire, et nous y reviendrons.

• La *volonté* de l'exercer, ce qui suppose du caractère en face des épreuves. Nous y reviendrons également.

• Enfin la *capacité* morale à juger de ce qui est nécessaire. Cette capacité ressort simplement de notre acuité individuelle, de notre courage à différencier le vrai du faux. Là encore, les Evangiles ont beaucoup à dire.

Et puisque nous évoquons pour la première fois le pouvoir politique, il est temps d'en venir à l'idéologie qu'il nous faut pourfendre, le socialisme[15].

Et comme nous l'avons fait pour les évangiles, revenir sur son histoire pour comprendre son essence.

[15] L'auteur a beaucoup hésité pour savoir s'il devait mettre une majuscule à socialisme. Tous comptes faits, il a décidé que le mot ne méritait pas de majuscule.

Chapitre II

Le patient socialiste est mort, l'électro-encéphalogramme est plat, mais qui va lui dire ?

Où l'auteur montre que les débats d'idées souvent ne sont que des gloses sur des concepts développés par des penseurs morts depuis longtemps.

Car, après tout, et comme le souligne un humoriste anonyme :

> Il n'y a eu que six idées importantes émises depuis le début des temps, et elles l'ont toutes été par des membres du peuple élu.
> Tout est en Dieu (Abraham)
> Tout est dans la Loi (Moise)
> Tout est dans l'Amour (le Christ)
> Tout est dans l'Argent (Marx)
> Tout est dans le Sexe (Freud)
> Tout est…Relatif (Einstein)

Et le sujet de ce livre est un peu la confrontation entre Jésus et Marx.

La première révolution industrielle, celle qui vit le jour en Grande Bretagne était fondée sur le remplacement des capacités physiques de l'homme ou de l'animal, seules sources d'énergie existantes jusqu'alors, par des forces mécaniques

nouvelles. La machine à vapeur, puisque c'est d'elle dont il s'agit, permettait de déplacer des masses physiques plus vite, plus loin et en autorisant une baisse massive des prix par une spécialisation internationale (la globalisation déjà !), sans exemple dans l'histoire. La première contrepartie de cette spécialisation c'était bien entendu la nécessité de concentrer massivement les populations pour servir le Moloch, à la gueule béante et crachant le feu (l'image des hauts fourneaux vient ici tout naturellement à l'esprit).

La deuxième contrepartie, c'était la nécessité d'une accumulation massive de capital entre les mains de quelques uns, les industriels–entrepreneurs, prenant tous les risques , payant tous les frais et se retrouvant en fin de parcours avec la différence entre leurs coûts (certains) et leurs revenus (incertains)[16] .

Résumons .

La première révolution industrielle concentre au même endroit des populations immenses et des capitaux gigantesques. Dans ce monde nouveau, le travailleur de base est totalement interchangeable. Peu éduqué, il arrive en général de la campagne, ou les conditions de vie sont bien pires qu'à la ville et les possibilités de promotion totalement inexistantes, les campagnes servant comme réservoirs de main d'œuvre à bon marché, un peu comme en Chine actuellement Pour défendre

[16] Cette différence, elle s'appelle profit (toujours excessif) dans le cas ou elle est positive ou perte quand elle est négative (dans ce cas l'entrepreneur est un idiot dans le meilleur des cas ou un escroc le reste du temps). Voir *des Lions menés par des Anes* pour plus de détail.

leurs intérêts, ces populations très naturellement et fort légitimement créèrent des associations de travailleurs, les syndicats.

On aurait pu imaginer que ces organisations restent purement pragmatiques, et ne justifient de leur existence que par l'amélioration du sort de leurs commettants. C'est en effet ce qui s'est produit ici ou là, par exemple aux Etats-Unis. Mais il est peu d'exemple dans l'histoire qu'il y ait creation de nouvelles organisations humaines, sans qu'immédiatement des intellectuels (en particulier en France[17]) ne se mettent à théoriser le pourquoi et le comment de ces nouvelles organisations. (Apres tout, ils sont là pour ça, créer des concepts).

De ce fait, assez rapidement, ces organisations embarquèrent (dans la vieille Europe) un contenu idéologique considérable que nous appellerons par commodité le socialisme.

Et ce bagage conceptuel, que nous traînons encore aujourd'hui, vient directement de la première révolution industrielle, déjà presque bicentenaire. Et ici, une fois encore avec une satisfaction mal dissimulée l'auteur va devoir puiser dans sa remarquable culture[18]. Nos intellectuels, s'essayant à théoriser le développement de ce phénomène nouveau dans l'histoire, s'appuyèrent sur les travaux de ce qu'il est convenu

---

[17] Comme le disait un Pape : " Tant qu'une hérésie n'est pas passée en France, elle n'est pas dangereuse "

[18] On se souvient de la célèbre formule d'Edouard Herriot " la culture c'est comme la confiture, moins il y en a, plus on l'étale".

d’appeler les économistes " classiques ", en particulier Ricardo et Malthus. Ces deux très grands penseurs écrivaient au début du dix neuvième siècle et essayaient de comprendre ce qui se passait- sous leurs yeux. Le moins que l’on puisse dire, c’est qu’ils ne disposaient pas de beaucoup de recul. Chez Ricardo et chez ses successeurs, nos idéologues socialistes ne prirent pas le meilleur (le théorie des avantages comparatifs), mais bien entendu le pire, le plus désespérant, les théories de la " valeur travail, de la loi d’airain des salaires, de la baisse tendancielle de la rentabilité du capital ". Nous savons aujourd’hui que ces théories sont toutes fausses. Et c’est pourtant sur elles que repose tout l’édifice socialiste…

La Valeur : Comme l’ont montre les économistes Autrichiens de la fin du dix neuvième siècle et du début du vingtième, ce qui donne de la valeur aux choses, ce n’est pas la somme de travail qu’elles contiennent mais l’appréciation psychologique et individuelle que chacun porte sur ces choses et qu’il est prêt à concrétiser par un achat ou une vente, à un prix librement déterminé entre les parties.

La Loi d’airain des salaires annonçait que du fait de l’excèdent perpétuel de l’offre de travail sur la demande, les salaires allaient rester structurellement à un niveau a peine suffisant pour maintenir les travailleurs à l’état de survie.

La baisse tendancielle de la rentabilité du capital était la même idée, appliquée cette fois au capital : du fait de la concurrence excessive créée par la liberté d’investir, les bonnes idées étaient immédiatement copiées, ce qui faisait baisser la rentabilité du capital en dessous du coût du capital et déclenchait des crises cycliques de surproduction. Ces crises

amenaient inéluctablement à des concentrations et en fin de parcours, bien entendu, à des monopoles. (Le Grand Capital Monopolistique, comme aimait à le dire le PCF après la deuxième guerre mondiale)

Chez Malthus[19], ils prirent avec délectation l'idée profondément pessimiste que la population se développe selon une progression géométrique et les ressources, en particulier agricoles, selon une progression arithmétique (Idée apparemment logique, mais fausse, ce que toute l'expérience historique des deux derniers siècles a montré, mais idée curieuse pour un pasteur.car le pessimisme est une faute contre l'esprit, la seule qui d'après le Christ soit impardonnable.)

Comme on le voit, toute la théorie classique était ancrée dans l'idée du gâteau de taille fixe En termes simples, cela peut se traduire par l'idée " qu'il n'y en aura pas assez pour tout le monde "[20].

Marx et Lénine sautèrent avec enthousiasme sur ces billevesées et ajoutèrent leurs pierres à ces contributions éminentes.

De la présence aux mêmes endroits de masses immenses de population et de montants considérables de capital, Marx tira la théorie de la " Lutte des Classes ". Une lutte à mort serait engagée entre le Capital et le Travail. Chaque

---

[19] Malthus n'était pas economiste, mais pasteur.
[20] Bien des mouvements écologiques empruntent toute leur logique à Malthus. Voir un livre remarquable du Danois Leif Thornval
" L'écologiste sceptique", ou cette idée est battue en brèche de façon parfaitement scientifique.

classe est représentée par un vocable, d'un coté les bourgeois (le mal, le passé), de l'autre, les prolétaires (le bien, le futur). En fin de parcours, le travail l'emportera après la crise ultime et inéluctable du capitalisme.

Et ce sera le " grand soir ", la fin de l'histoire, marquée par l'apparition du paradis sur terre.

Lénine, en déduisit fort logiquement que dans ces conditions, c'était un devoir moral que d'accélérer la fin du capitalisme. Cela supposait que le nouveau Messie, le prolétariat soit " guidé " par une " avant-garde " capable de comprendre le mouvement de cette inéluctable Histoire. Bien entendu, cette avant-garde devait s'affranchir avant toutes choses de l'idée, oh combien bourgeoise, (et donc originaire du monde du capital) de liberté individuelle et de droits de la personne humaine. Pour Marx, pour Lénine, pour tout bon socialiste, l'état de droit, la superstructure politique n'est que le résultat de l'infrastructure économique et ne présente aucun caractère moral particulier. La légitimité politique venait dans leur monde non pas des élections et du respect d'on ne sait quelles règles formelles, mais de la capacité a comprendre, et donc a anticiper, le mouvement de l'histoire. Le socialiste, le communiste conséquents avec leur doctrine n'ont que mépris pour les libertés formelles et la démocratie bourgeoise.

Ces grandes et profondes idées se rejoignirent dans une dernière : puisque la richesse ne provenait que de l'exploitation des faibles par les forts (exploitation de l'homme par l'homme), il fallait à tout prix conquérir le pouvoir politique pour assurer, au mieux des intérêts du plus grand nombre, une répartition égalitaire de la valeur ajoutée. Et soudain, sans crier

gare, sans nous prévenir, on nous change la nature même de la morale. Est moral non plus le résultat des efforts individuels (comme on fait son lit, on se couche, disait on autrefois), mais un résultat similaire pour tout le monde, a l'arrivée…[21]

C'est maintenant cette répartition égalitaire qui définit la morale.

Le lecteur aura immédiatement remarqué le saut logique auquel les tenants de cette thèse viennent de procéder. Ce n'est plus l'ascèse individuelle, pendant l'action, qui est à l'origine de la morale, comme dans le Christianisme, c'est le résultat collectif, à l'arrivée.

C'est bien entendu dans ce saut d'une morale individuelle à une morale collective que tous les totalitarismes ont trouvé leurs racines.

Il faut faire ici deux remarques ;

- Les racines intellectuelles de la social- démocratie et du communisme le plus dur sont exactement les mêmes
- Il n'y a pas de différence dans l'essence de ce qu'ils pensent entre Martine Aubry et Lénine (quoique parfois Lénine ait donné l'impression de comprendre quelque chose a l'économie : cf. la NEP[22])

---

[21] Autrefois, dans l'enfance de l'auteur, dans l'histoire des trois petits cochons, les deux premiers cochons qui refusaient de faire un effort étaient bouffés par le loup. Aujourd'hui, ils se réfugient chez leur frère… Est ce un progrès de la conscience ou une lâcheté?

[22] La NEP consacra l'abandon de la politique économique débile suivie par les communistes Russes pendant les premières années de la révolution.

Quand nous démontrerons dans le cours du texte que le socialisme est moralement pervers et économiquement désastreux, nous l'entendrons dans toutes ses manifestations allant de Pol Pot a messieurs Jospin ou Strauss-Kahn, du quotidien du peuple au Monde… Cette communauté de racines explique bien entendu la remarquable indulgence que tous nos socialistes soit disant démocrates ont toujours eue pour leurs petits frères communistes, partisans de méthodes plus musclées.

Dans le fond, nos socialistes regrettent souvent de ne pas avoir le " courage " de leurs camarades de lutte communistes.

Mais ils ont toujours respecté la pureté de l'idéal égalitaire qui motivait Lénine, Staline, Mao, Ho Chi Min, Castro…

Quand ils songent à toutes les saletés que le capitalisme engendre, comparées à la ferme bonté de leurs héros mentionnés plus haut, leurs yeux se baignent encore de larmes. Toute la réalité[23] , mais aussi tous les progrès de la réflexion économique des deux derniers siècles ont prouvé à quel point les hypothèses théoriques sur lesquelles s'appuie le socialisme, apparemment logiques sont cependant toutes fausses.

---

[23] Nos intellectuels, en particulier en France, ne s'arrêtent pas à ces détails. JF Revel s'échine depuis des lustres a utiliser l'argument de la réalité pour les amener a résipiscence. Il ferait beau voir que nos intellectuels changent leurs opinions en fonction de la réalité. Leurs attitudes ne sont pas fondées sur la logique expérimentale mais sur des croyances de nature religieuses. Ils utilisent toujours l'argument d'autorité et jamais la logique expérimentale

Il nous faut maintenant expliquer pourquoi.

Ils avaient oublié tout simplement que l'homme, quand on le laisse libre trouve des solutions adaptées aux problèmes qui se posent a lui. Ces grandes et profondes intelligences avaient oublié une chose, une seule, la capacité du cerveau humain à engendrer des inventions, en termes simples, le progrès technique.

Alfred Sauvy[24] à ce propos racontait une charmante anecdote :
Accompagnant un ministre socialiste sur le site de grands travaux, il avait entendu celui-ci lui dire, en voyant des bulldozers au travail :

" Impressionnant, mais imaginez combien d'hommes on pourrait utiliser si à la place de ces machines, les travailleurs avaient des pelles ".

Ce a quoi Alfred Sauvy avait répondu :

" Monsieur le Ministre, imaginez s'ils avaient des petites cuillères "

En termes clairs, les socialistes n'ont jamais intégré la capacité de l'esprit humain, quand il est libre, à engendrer des inventions.

Ils n'ont vu arriver :

---

[24] A Sauvy, économiste, démographe, sociologue l'un des meilleurs esprits que la France ait engendré. A eu une profonde influence sur l'auteur, par ses écrits, qui mériteraient d'être re-édités. (cf. par exemple, l'économie du diable) Se revendiquait de gauche.

• Ni la révolution énergétique et le passage du charbon à l'électricité ou au pétrole.

• Ni les différentes révolutions dans les transports (après tout, notre époque ne s'est pas appelée par hasard d'abord l'age de l'automobile puis ensuite le " Jet Age ". Eux, ils en sont restés à la locomotive a vapeur.

• Ni les progrès de la pharmacie ou de la médecine, avec leurs corollaires, l'allongement de la durée de vie, et le changement du rôle de la femme.

• Ni la révolution de l'information (ordinateur, telecom, internet).

Eux les révolutionnaires professionnels, les défenseurs acharnés de toutes les révolutions pourvu qu'elles se disent " de gauche ", ils ont raté toutes les vraies révolutions, les révolutions technologiques, qui étaient faites les unes après les autres par leur ennemi de classe, le bourgeois. Pas une invention importante à mettre au crédit du socialisme, pas une seule, en deux cent ans[25] (ou de l'union soviétique, en 80 ans

---

[25] Pas grand chose à se mettre sous la dent dans le domaine artistique non plus. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas eu d'artistes socialistes ou communistes de grande qualité. Il y en a eu. Mais ils vivaient tous tranquillement sur la cote d'azur ou en Californie. Picasso en est un merveilleux exemple qui vendait ses œuvres fort cher aux milliardaires et aux musées Américains, tout en se disant communiste. En URSS, il aurait été dans un camp (cf.le portrait de Staline en première page de l'Humanité le lendemain de la mort du dictateur, pour lequel il avait du platement s'excuser)

ou de ses satellites en quarante ans quand ils étaient au pouvoir sans partage). Mais là ou les choses deviennent franchement comiques, c'est lorsque l'on considère la nature de la dernière révolution technologique, celle que nous vivons actuellement.

La première Révolution Industrielle avait accrue de façon extraordinaire le capital musculaire de l'humanité, au prix d'une enregimentation massive des populations dans leur cadre de travail.

Quelque part, la liberté individuelle avait (peut être[26]) diminué.

La deuxième Révolution Industrielle, celle que nous entamons (car elle commence a peine !) va multiplier de façon stupéfiante non pas les muscles de chaque homme, mais les capacités de son cerveau, par un libre et constant accès à l'information et a l'instruction.

Or, comme le disait déjà Jean Bodin au seizième siècle : " Il n'est de richesse que d'hommes "

Chaque individu dans le monde d'aujourd'hui a accès, en temps réel, à une information variée et de qualité, indépendante des pouvoirs politiques et économiques, et qu'il peut trier et organiser selon ses besoins a lui.

---

[26] Nous disons peut être parce qu'après tout la liberté individuelle de l'ouvrier agricole soumis a des famines répétées parce que on ne pouvait transporter les excédents crées en Beauce vers les pénuries en Champagne était pour le moins limitée.

Le magistère moral que nos esprits socialistes étroits[27] avaient su se constituer était fondé sur l'accès privilégié qu'ils avaient sur l'information et le contrôle de celle-ci.
FINI.

La tyrannie des soi-disant intellectuels sur ce que le peuple peut ou ne peut pas savoir est terminée. Le peuple était supposé déjeuner à la cantine, et toujours du même hachis Parmentier (et encore il n'y en avait pas tout le temps), pendant que eux allaient chez Drouant ou chez Taillevent Il va maintenant déjeuner fort proprement ou il le désire et à la carte. Nous allons tout droit vers une explosion de la créativité individuelle et des échanges entre hommes sans exemple dans l'histoire, et pour laquelle nos socialistes ne sont absolument pas préparés.

La valeur du capital humain est en train de faire un bond.

Or l'expression " capital humain " est pour eux incompréhensible puisque dans leur monde le capital et l'homme sont en opposition constante. Et chacun des détenteurs de ce capital, chaque individu saura parfaitement quelle est sa valeur à lui, qu'il n'est pas une machine, ou un morceau d'une machine, et qu'il est unique.

Ce qui laisse nos socialistes, qui en sont restes intellectuellement au " Temps Modernes " de Charlie Chaplin, quelque peu démunis.

---

[27] L'auteur s'excuse de la redondance, mais ce qui va sans dire va encore mieux en le disant.

Car ils n'ont plus aucune explication à fournir sur les réalités économiques ou politiques d'aujourd'hui.

• Ni la valeur travail,
• ni la théorie de la plus value,
• ni la paupérisation (d'abord absolue, puis relative !),
• ni la baisse tendancielle du taux de profit,
• ni la loi d'airain des salaires,
• ni la lutte des classes,
• ni le rôle moteur du prolétariat,
• ni le parti communiste en avant garde du prolétariat,
• ni l'effondrement final dans une crise ultime
• ni la pénurie Mathusienne… ne sont d'aucune utilité pour expliquer ou comprendre le monde d'aujourd'hui. Eux-mêmes, les défenseurs de toujours de ces idées, n'y croient guère plus ! Comme les communistes soviétiques dans les années Gorbatchev, ils vivent dans le mensonge. (Et qui est " le prince du mensonge ? "[28])

Que le lecteur, lors d'une discussion avec l'un de ses amis socialistes lui demande simplement " A ton avis QUI crée des emplois ?[29]"

Et qu'il s'amuse du spectacle.

Tout cela leur pose un léger problème du point de vue politique.

---

[28] 1. D'après le Christ, le diable…
[29] La réponse est simple: les entrepreneurs et uniquement les entrepreneurs (voir *des Lions menes par des Anes*)

Ces éminentes personnalités justifiaient leur prééminence par leur profond savoir. Dans leur grande bonté, ils étaient prêts à mettre au service des classes laborieuses leurs immenses connaissances. Ils découvrent soudain que tout ce prétendu savoir n'est que calembredaines, ce qui ne les gène guère. Que tout le monde sache qu'ils sont nuls, voila qui les embarrasse beaucoup plus…

Vont-ils demander pardon à ceux qu'ils ont trompé si longtemps, et consacrer leurs temps à des œuvres charitables dans leurs quartiers, servir la soupe dans les restaurants du cœur, ou partir chez Mère Teresa, pour assouvir leur désir d'être utiles, et peut être se faire pardonner [30]?

Point du tout, ils sont sur les estrades et les tréteaux continuant à se battre comme des chiens, non plus pour défendre leurs idées, ce qui avait une certaine noblesse mais pour conserver leurs places.

Et leur argumentaire a très brutalement mais très logiquement changé.

Quand l'auteur faisait ses études dans les années soixante, l'un de ses professeurs lui avait montré de façon fort convaincante que, si dans un débat un participant est coincé par des arguments logiques ou scientifiques, alors il s'échappera dans l'irrationnel et l'émotionnel.

---

[30] Comme il était écrit sur une statue de Marx a Moscou en 1990
" Travailleurs de tous les pays…pardonnez moi ".

Pendant cent cinquante ans, il a fallu mener un combat sans fin et toujours renouvelé contre nos socialistes qui pensaient faux pour prouver que leurs arguments prétendument scientifiques ne l'étaient pas. La preuve, irréfutable, définitive, sans appel, a été apportée par l'écroulement du mur de Berlin. Le combat intellectuel a été gagné. L'ennemi a été défait en rase campagne, dans l'une des plus grandes déroutes intellectuelles que l'histoire ait connu. Mais défaire une idée n'est pas se débarrasser des gens qui la supportaient ou en vivaient. Lorsque qu'une religion s'écroule, son clergé peut rester en place pendant fort longtemps après. Les socialistes ont simplement changé leur argumentaire et s'échappent dans le non scientifique. Ils ne disent plus que, eux, ils savent, et que les autres, leurs opposants ne comprennent rien, ce qui ferait rire tout le monde. Ils ne disent plus : " Nous devons gouverner parce que nous savons comment faire marcher la machine ". Ils disent

" Nous devons gouverner parce que nous savons discerner le Bien du Mal ".

Et avec leur bonne foi habituelle, ils essaient de tirer des racines mêmes de notre civilisation des arguments pour conforter leurs points.
Ayant échoué sur le coté Grec, ils se rabattent sur le coté Chrétien[31].

---

[31] C'est ce que l'on peut appeler la morale Western : d'un coté, eux, les bons, les altruistes et de l'autre les méchants, les égoïstes, ou les abrutis. Pour ceux qui veulent s'amuser a dérouler cette logique jusqu'au bout, lire les livres de Ayn Rand, ou elle montre fort bien qu'une société fondée sur un altruisme égalitaire ostentatoire se termine toujours dans la pauvreté et la dictature.

Ils prétendent que ce qu'ils disent est l'essence morale de notre civilisation, distillée par eux pour notre époque. Eux auraient le droit de gouverner parce que eux, ils peuvent discerner le bien du mal.

Il faut se souvenir cependant qu'il y a peu, leur prétention à gouverner s'appuyait sur leur connaissance scientifique du futur, et que le bien et le mal étaient des notions bourgeoises ! Le Bien s'analysait dans leur credo comme la capacité a faire avancer leur cause, et n'était en rien un bien absolu, défini par une norme extérieure du type Loi Mosaïque, pour laquelle il n'avaient que mépris. De même, le Mal était défini comme tout ce qui freinait la marche vers des lendemains qui étaient supposées chantants. Et à notre grande stupéfaction, tout d'un coup, a partir de la chute du mur, sans nous prévenir, leur Morale change a nouveau. L'essence de la Morale change à nouveau, et surprise, surprise, qui est toujours capable de distinguer entre le Bien et le Mal ? Nos chers intellectuels!

Dépouillé de la blouse blanche du savant, nos penseurs (de gauche, cela va sans dire, puisque l'on ne peut penser qu'a gauche) endossent la chasuble et les robes a phylactères des Pharisiens, se bousculent pour rester au premier rang en se battant pour continuer a passer a la Télévision…

Et ce message, à notre grande stupéfaction est a nouveau égalitariste, étatiste, collectiviste et pessimiste. Curieusement c'était déjà celui qu'ils proposaient avant que des

événements[32] inattendus[33] (par eux) ne les forcent à changer les supports de leurs raisonnements.

Or une lecture attentive du texte montre sans ambiguïté aucune que les évangiles sont individualistes et donc tout a fait compatibles avec le capitalisme, mais par contre totalement en opposition avec le collectivisme l'égalitarisme et le pessimisme et de ce fait totalement incompatibles avec le socialisme.

S'appuyer sur une murale soit disant Chrétienne pour rester au pouvoir alors que l'on n'a plus rien a dire est une escroquerie.intellectuelle de première envergure.

Il suffit de relire les évangiles la plume a la main pour s'en convaincre. C'est à cette lecture que nous convions l'acheteur de notre livre.

---

[32] L'ancien premier ministre Britannique MacMillan, homme de haute culture, était interviewé par un journaliste qui voulait écrire sa biographie. Ce dernier lui posa la question : qu'est ce qu'il y a de plus difficile dans l'exercice du pouvoir ? La réponse fut superbe : les faits, mon pauvre ami, prendre en compte les faits !

[33] Von Mises et Hayek avaient montre de façon logique et irréfutable que le socialisme ne pouvait que s'effondrer

Chapitre III

Le patient socialiste est mort, l'électro-encéphalogramme est plat, mais qui va lui dire ?

"Gouverner un royaume, c'est s'assurer que l'on sera damné"

Cardinal de Richelieu

Le Diable ayant emmené Jésus lui fit voir en un instant tous les royaumes de la terre, et lui dit :

"Je te donnerai toute cette puissance et la gloire de ces royaumes, car elles m'ont été données,
Et je les donne à qui je veux.
Si donc tu te prosternes devant moi, elles t'appartiendront toutes entières. "

Jésus lui répondit :

"Il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et le serviras lui seul. "

Il faut admirer, ici, l'altruisme de ceux qui nous gouvernent, ou aspirent à nous gouverner. Alors que les Evangiles avertissent, sans la moindre nuance, que le Malin distribue les postes, les ministères et les décorations, ils se sacrifient et mettent en question leur salut éternel pour nous servir. On est confondu d'admiration. Soyons sérieux.

Il y a quelques solides condamnations dans les Evangiles.

Très curieusement, l'une de celles dont on parle le moins[34] , touche au pouvoir politique.

Dès le début de son Evangile, Saint Luc nous dit deux choses :

• que les royaumes du monde ont été donnés à Lucifer Et par qui ? Voilà qui n'est pas précisé dans le texte, mais l'auteur soupçonne Dieu, ce qui montre le manque d'intérêt de ce Dernier pour le sujet.

• que Lucifer les donne ensuite à qui il veut.

Si on raisonne a contrario, est-on autorisé à dire que tout pouvoir politique a été dévolu par Belzébuth ? Et donc que quiconque obtient le pouvoir s'est prosterné devant Satan ? Intéressante idée et qui expliquerait bien des choses…

Allons plus loin.

Tout le monde, en cette période où, en France, on célèbre et réaffirme le principe de laïcité, a dû se remémorer l'histoire du denier de César.

---

[34] En France. Quiconque vit en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis est surpris par la virulence des condamnations morales portant sur l'essence du pouvoir politique et sur le côté facilement démoniaque de ce dernier. D'où la nécessite de le limiter au maximum. Les pays anglo-saxons pensent que l'Etat est l'ennemi naturel du citoyen, et est mauvais dans son essence, parce qu'ils ont lu les Evangiles. En France, nous pensons que l'Etat est bon…parce que nous avons lu Rousseau, Marx et Lénine, (cf. à ce sujet le *Livre Noir du Communisme*)

Des personnes mal intentionnées veulent tendre un piège au Christ, et voici la suite.

> Maître, nous savons que tu parles et enseignes comme il faut et que tu enseignes en toute vérité la voie de Dieu.
> Nous est-il permis ou non de payer l'impôt à César ?
> Mais Jésus ayant démêlé leur fourberie leur dit :
> "Montrez-moi un denier ?
> De qui porte-t-il l'effigie et la légende ? "
>
> Ils répondirent :
>
> " De César "
> "Eh bien!
> leur dit-il , rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu "
> Score Final : Jésus UN.
> Personnes mal intentionnées ZERO.

Ce texte est admirable de concision et de profondeur. Sans y toucher, presque en passant, Jésus commence par définir la notion de monnaie.

Comme le savent tous les économistes, la monnaie a trois fonctions :

1. instrument d'échange pour éviter le troc ;

2. étalon de valeur pour permettre de comparer la valeur des pommes et des poires ;

3. réserve de valeur pour faire entrer la notion du temps dans le calcul économique.

Le meilleur exemple de monnaie privée, c'est aujourd'hui les "Air Miles", qui présentent bien les caractéristiques de monnaie. Il existe des monnaies privées, mais historiquement, la monnaie a presque toujours été associée à l'Etat, d'où le sévère traitement infligé aux faux-monnayeurs un peu partout.

Le Christ reconnaît le coté étatique de la monnaie en demandant tranquillement : qui apparaît en effigie sur le denier. Réponse : César ! La monnaie fait donc partie de l'appareil étatique.

Cette pièce de monnaie, à l'évidence et dans ce cas précis, va servir à payer le coût de cet Etat, c'est-à-dire à payer les impôts. Cette dette du "contribuable" sera soldée dans le temps en utilisant cette monnaie qui servira de support à la transaction. Les trois fonctions de la monnaie sont traitées en quelques mots… Brillant !

Mais le Christ nous dit bien plus : il nous annonce, sans ambiguïté aucune que les impôts, ce n'est pas du tout son problème, à lui, mais que c'est de la responsabilité et du domaine de César.

Quand le cardinal catholique, Primat d'Angleterre, déclare qu'accepter de payer plus d'impôts si l'Etat le demande est un devoir de solidarité pour chaque fidèle, il dit en une phrase trois grosses bêtises. Ce qui est assez fréquent chez un cardinal qui sort du domaine religieux...

• En tant que disciple du Christ, il n'a rien à dire sur les impôts que prélève César.

• En tant que successeur des Apôtres, il n'a pas à utiliser l'argument d'autorité que lui confère sa position pour justifier une décision d'augmentation d'impôts, laquelle ne relève que de la logique économique.

• En tant que catholique, il n'a pas le droit théologique d'en appeler à une morale collective.

Mieux que quiconque il doit savoir que la morale chrétienne ne peut être qu'individuelle. Certes, chaque chrétien doit respecter la loi de son pays, mais ni plus ni moins que n'importe quel autre citoyen, et à condition bien entendu que cette loi ne soit pas opposée à l'enseignement du Christ ou à la Loi mosaïque. Quiconque nous dit que des impôts élevés, ou qu'un système d'impôts progressifs est, par nature, chrétien, avance une contre vérité. Jésus n'a rien à dire sur les impôts.

Si le Christ avait eu quelque chose à dire sur les impôts, ou sur la monnaie, cela signifierait que son royaume est de ce monde. Et toute la théorie de la séparation de l'Eglise et de l'Etat s'effondrerait. Ne doit-on pas à ces lignes, la justification morale de la laïcité et l'interdiction de toute théocratie[35] ?

---

[35] Il y a une distinction essentielle entre la séparation de l'église et de l'Etat et le concept de laïcité : la laïcité se définit contre l'église en particulier l'église catholique pour la France. La séparation de l'église et de l'état implique l'indifférence de l'Etat à l'égard de toutes les églises, et l'interdiction faite à celui-ci d'en favoriser une, ce qui est la situation des Etats-Unis.

Mais il faut être conséquent avec soi-même et se rendre à cette évidence : aujourd'hui la laïcité à la française est la doctrine d'une "église". Si au nom de cette "église", on a colonisé l'Etat, poussé des cris d'orfraie pour empêcher d'autres – les musulmans, par exemple – de prendre le contrôle de ce même Etat au nom de la laïcité, est pour le moins paradoxal.

La laïcité est donc aujourd'hui la doctrine d'une "église" – soutenue principalement par les sociaux démocrates, les socialistes et les communistes – qui idolâtre l'Etat et l'intervention étatique. Cette"église" a totalement noyauté l'Etat français, et elle se sert du pouvoir de l'Etat pour promouvoir les clercs qui la servent.

Or un Etat qui n'est pas tenu par la loi est naturellement prédateur, a dit Montesquieu. Si cet Etat est sous la coupe d'une 'église', automatiquement, il s'appuiera sur la morale de cette "église" pour refuser la loi. "La force injuste de la loi", disait François Mitterrand, un homme d'une parfaite intégrité morale, comme chacun sait. Dans un état démocratique, les autorités ne peuvent pas accepter de distinction entre la morale et la loi. Leur rôle est de faire respecter la loi, et ils n'ont pas à interpréter les fondements de la morale. Ceux-ci sont inhérents à la civilisation judéo-chrétienne qui est la nôtre, aux Evangiles précisément.

Il ne peut donc pas y avoir de discussions au sein de l'Etat sur la divergence entre la morale et la loi. Si la loi ne se conforme plus à la morale, alors il faut changer la loi, mais par des procédures démocratiques. Si l'"église" laïque confortablement installée comme un Bernard l'Hermite dans la coquille de l'Etat se sert de sa position pour changer les lois

contre la volonté de l'ensemble de la population, le résultat est automatiquement l'anomie… Un Etat gangrené par une "église", ne peut pas ne pas être prédateur et illégal – tout en se prétendant moral, ce qui relève à la fois du paradoxe et de l'insolence.

D'où la condamnation sans appel du Christ[36].

Le fait qu'une religion se prétende laïque ne veut pas dire qu'elle n'est pas une religion et qu'elle ait le droit de coloniser l'Etat à son profit. Plutôt moins qu'une autre, a-t-on envie de dire. La séparation de l'Eglise et de l'Etat doit être la règle, même et surtout si la religion dominante est séculière.

Laisser la religion en dehors du politique, telle est la leçon que l'histoire a retenu du denier de César. Une leçon simple et forte qu'il serait urgent de remettre à l'ordre du jour dans notre pays.

Pour dire les choses brutalement : Il faut sortir l'"église" et les prêtres laïcs de l'Etat. Comme toute "église" digne de ce nom, ses prêtres nous abreuvent de leur désir de se mettre à notre service. Le Christ les a vus venir, et de loin…

---

[36] Le personnel de cet état peut être chrétien et socialiste dans ses convictions, ce qui ne regarde personne. Robert Schuman, qui va sans doute être béatifié par le Pape était profondément chrétien. Il n'en a pas fait pour autant entrer les structures de pouvoir de l'église catholique à l'intérieur de l'Etat français. Les socialistes ont fait entrer les structures de pouvoir de leur église dans l'Etat, ce qui est impardonnable.

Malheur à vous, Pharisiens, parce que vous aimez la première place dans les synagogues et les salutations dans les places publiques…

Malheur à vous aussi, docteurs de la Loi parce que vous chargez les hommes de fardeaux insupportables, et vous-mêmes, vous n'y touchez pas du bout du doigt…

Malheur à vous, docteurs de la Loi parce que vous avez enlevé la clef de la science : vous n'êtes pas entrés et vous avez arrêté ceux qui entraient…

Remplaçons "la première place dans les synagogues" par une place dans la tribune présidentielle du 14 Juillet par exemple, "les salutations dans les places publiques" par une voiture avec gyrophare, roulant derrière des motards toute sirène hurlante. Continuons de nous faire plaisir. Remplaçons "Pharisiens " par syndicaliste en charge de prélever les impôts, "docteurs de la Loi" par énarque… Continuons en rappelant que ceux qui sont en charge de la "clef de la science" dans notre société ont détruit en quelques décennies l'Education Nationale, … Et presto, presto, nous avons remis au goût du jour un texte qui n'en avait pas vraiment besoin…

Ce que disent les Evangiles, encore et encore, c'est :

• Qu'il ne faut jamais juger les gens en fonction de leurs intentions. "L'Enfer est pavé de bonnes intentions", un vieux proverbe français qu'on devrait avoir toujours en mémoire.

• Qu'il faut toujours juger les gens en fonction des résultats qu'ils obtiennent.

Car il n'y a pas de bon arbre qui produise de mauvais fruits,

Chaque arbre se reconnaît à son fruit.

Or, quels fruits les clercs de notre "église" laïque ont-ils exactement produit ? De quelles grandes réussites peuvent-ils se prévaloir ?

Leur réussite dans le domaine de la morale est à peu près aussi éclatante que dans le domaine de la science. Après des décennies de corruption, de massacres et de crimes contre l'humanité et l'environnement – dans la version communiste –, de scandales politiques et financiers, de gabegies, de programmes économiques et sociaux inadaptés, de hausses perpétuelles du chômage, – dans la version française ou allemande –, peut-être est-il temps de reconnaître que l'arbre n'a porté que des fruits vérolés ?

Faudra-t-il attendre à nouveau deux cents ans pour que l'équivalent de la chute du mur de Berlin brise enfin leurs prétentions à représenter la morale ?

Au vrai, le but de tout citoyen devrait être de militer pour libérer les états de l'emprise des "églises". Il est de bon ton aujourd'hui de prendre un air cafard pour déclarer : ce dont les pays musulmans ont besoin, c'est de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Ce qui est vrai. Mais avant de balayer devant la porte des autres, occupons-nous d'abord de balayer devant la nôtre. Et revenons une fois de plus au Christ :

Hypocrite, occupe-toi d'abord de la poutre que tu as dans ton œil avant de t'occuper de la paille dans l'œil de ton voisin.

Une "église" laïque et une cléricature avide d'honneurs ont colonisé l'Etat à leur profit exclusif, et on s'inquiète des Musulmans ? Décidément ne nous prend-on pas pour des imbéciles ?

Chapitre IV

Les Evangiles et la prise de risque

"100 % des gagnants ont pris un billet"

Publicité pour la Loterie Nationale.

Les Evangiles glorifient la prise de risque. Mais avant de le démontrer, il nous faut d'abord définir ce qu'est le risque et ce nous entendons par "prise de risque."

Le risque, c'est la possibilité de se casser la figure. La prise de risque, c'est se lancer volontairement dans une action, en sachant que l'on a une chance non négligeable de se casser la figure. Se marier en est un des exemples les plus courants d'une prise de risque… Et le Christ, tout au long des Evangiles montre une tendresse très particulière pour tous ceux – davantage encore pour toutes celles, car le Christ fait preuve d'un féminisme affiché et constant – qui ont pris des risques dans leurs vies, et pour lesquels les choses n'ont pas bien tourné.

Il semble bien qu'il ait une capacité de pardon infinie pour ceux qui, ayant aimé, se sont trompés, ou ont été trompés. Car aimer, c'est prendre un risque. A l'inverse, ceux qui suivent la lettre de la Loi et se servent de leur bonne conscience pour accabler ceux qui ont "eu des malheurs" ne trouvent pas grâce à ses yeux.

Citons, pour mémoire, la femme de mauvaise vie qui oint les pieds de Jésus de parfum, et à qui, aussitôt, il pardonne ses péchés. A la grande fureur des Pharisiens qui l'avaient invité à déjeuner. Le Christ, et non la femme, cela va sans dire... En termes simples et modestes, Il aimait ceux qui prennent des risques… Et ce sentiment n'est jamais aussi fort, aussi évident que dans la parabole des talents.

Un homme partant en voyage appela ses serviteurs et leur remit ses biens.

Il donna à l'un cinq talents, à l'autre deux et un au troisième, à, chacun selon sa capacité, et il partit aussitôt.

Le maître parti, celui qui avait cinq talents trafiqua avec cette somme, et gagna cinq autres talents.

De même, celui qui en avait reçu deux en gagna aussi deux autres.

Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla faire un trou en terre et y cacha l'argent de son maître.

Longtemps après, le maître de ces serviteurs vint et compta avec eux.

Celui qui avait reçu cinq talents, s'étant approché, présenta les cinq autres talents et dit

"Seigneur, tu m'avais remis cinq talents, en voici cinq autres que j'ai gagnés "

Son maître lui dit : "c'est bien, bon et fidèle serviteur… je te mettrai à la tête d'affaires plus considérables"

Celui qui avait reçu deux talents, s'étant aussi approché, dit :

"Seigneur, tu m'avais remis deux talents. En voici deux autres que j'ai gagnés"

Son maître lui dit :

"c'est bien, bon et fidèle serviteur…je te mettrai à la tête d'affaires plus considérables"

Celui qui n'avait qu'un talent s'approcha à son tour, et dit :

"Seigneur, je savais que tu es un homme dur, que tu moissonnes là où tu n'as pas semé et que tu recueilles là où tu n'as pas jeté de semence, et, dans ma crainte, je suis allé cacher ton talent dans la terre.

Tiens, le voici."

Mais son maître lui répondit :

"Méchant et paresseux serviteur, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé et que je recueille là où je n'ai point jeté de semence !

Il te fallait donc porter mon argent aux banquiers, et à mon retour, j'aurais retiré ce qui m'appartient avec l'intérêt. Otez-lui donc son talent, et donnez-le à celui qui en a dix."

Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance.

Quant à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a.

Jetez ce serviteur, qui n'est bon à rien, dans les ténèbres du dehors :

C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Avouons-le, cette parabole suscite chez tout économiste libéral, un profond ravissement. Un régal. Rien ne manque.

• D'abord, le Christ considère comme indispensable que le capital soit rémunéré.

Le Seigneur sait parfaitement qu'il n'a pas semé – toucher une partie de la récolte sans avoir semé, que voilà une belle et simple définition du capital –, mais le capital dont il dispose représente les générations passées et les risques qu'elles ont pris. La génération actuelle n'a donc, à aucun titre, le droit de le consommer ; elle doit, en revanche, rendre plus aux générations à venir que ce qu'elle a reçu.

Même celui qui ne prend aucun risque aurait dû laisser l'argent chez un banquier, pour percevoir des intérêts. L'église catholique, en suivant la tradition juive et Saint Paul, a interdit pendant des siècles, le prêt à intérêts. Or la seule fois où les Evangiles parlent de façon spécifique de "l'intérêt", c'est pour le recommander. Comme le taux d'intérêt est la seule façon de faire rentrer et le temps et le risque dans le calcul économique, je suis très rassuré que le Christ n'ait pas été un " ignoramus " en économie, à la différence de tous les socialistes et d'une partie importante de l'église catholique. Il y a mieux encore :

ceux qui ont pris des risques, nous dit le Christ, sont glorieusement rémunérés. Jésus a une grande sympathie pour les entrepreneurs, c'est évident. Il n'a pas une passion pour les rentiers qui placent leur argent à la banque, mais à la rigueur, il peut les comprendre.

Mais, celui qui gaspille le capital en l'enterrant, celui-là n'a droit à aucun égard. Hop ! En Enfer…

• Ensuite le Christ a une parfaite conscience des inégalités qui existent entre les hommes. Nous n'avons pas tous les mêmes capacités pour nous occuper des questions d'argent. Loin de donner le même capital à chacun de ses serviteurs, le maître leur donne des sommes très différentes, en fonction des capacités qu'il leur attribue. Il diversifie ses risques fort sagement, en prenant en compte l'historique de chacun des individus. On a l'impression de se trouver face à un gérant de fonds de pension, qui alloue intelligemment le capital dont il a la responsabilité. Pas de recours, ici, à l'égalité. Le Seigneur ne semble pas obsédé, voire même préoccupé, par l'égalité des chances ou l'égalité des résultats. Ce qui compte, c'est la volonté de prendre des risques et de s'exposer. Qui plus est, à l'évidence, la capacité du maître à juger les hommes est tout à fait exceptionnelle. Ça ne le gêne en rien que celui qui a déjà beaucoup ait encore plus, tout simplement parce qu'il utilise au mieux le capital qui lui a été judicieusement confié.

• A l'expiration de la période, il faut présenter des comptes, ce qui est la moindre des choses.

Il n'est pas inutile de remarquer que les deux premiers gérants sont honnêtes : ils n'ont pas cherché à piquer en douce une partie de ce qu'ils avaient gagné pour leur maître. Ils ne se sont pas votés des "stock options" ou des intéressements Il y a,

en d'autres termes, une totale séparation entre la fonction de capitaliste et celle de gérant. Voilà qui marque une heureuse différence avec "les maîtres du monde", ces dirigeants des multinationales, dont le capitalisme français a bien du mal à se remettre. Si ça marche, c'est pour moi, si ça ne marche pas, c'est pour l'Etat ou les actionnaires.

• Enfin quand le maître est de retour, il n'attend qu'une chose : que son capital ait fructifié. Les deux premiers serviteurs "trafiquèrent" pour faire croître ce capital. Oserait-on dire "boursicotèrent " ? Le mot "trafiquer " en français n'a pas une connotation très glorieuse, il suppose des achats à bas prix et des reventes à un prix plus élevé. Cela ne semble pas gêner plus que cela le maître. On mesure la différence avec nos services publics dont la spécialité est surtout d'acheter cher pour vendre bon marché, de perdre de l'argent et en être fiers… Comme nous l'avons fait pour les malédictions proférées à l'égard des Pharisiens, cette parabole replacée dans notre société contemporaine n'est pas sans saveur.

Au retour du voyage du maître, le premier serviteur lui dit : "compte tenu de la CSG, des impôts sur le revenu, de la Sécurité sociale, de l'impôt sur la fortune, des impôts sur les successions, des TVA et des impôts sur les plus-values que j'ai dû payer en raison de mes boursicotages, je peux vous rendre sept talents, et non dix. De surcroît, je n'en suis pas vraiment sûr, puisque je suis l'objet d'un contrôle fiscal".
Le deuxième, ayant un peu moins d'argent, a été un peu moins imposé, et peut rendre trois talents au lieu de quatre. Mais comme il est soumis à une vérification de l'inspection du Travail, il est, lui aussi, dans l'incertitude.

Le maître leur fait remarquer, en grognant, que s'ils avaient laissé leur argent à la banque, ils auraient touché bien

plus. Il ajoute, élevant un peu plus la voix, qu'à l'avenir il investira en Asie plutôt qu'en Europe. Solution la plus intelligente pour maximiser son capital. Et ne voulant pas perdre ses deux bons serviteurs, il les nomme immédiatement gérants de ses filiales à Shanghai et Hong-Kong.

Le troisième gérant, quant à lui, rend son talent. Le maître le vire sur le champ, mais honnêtement, le mauvais serviteur s'en moque. Il va continuer à toucher le même salaire jusqu'à la fin de ses jours, son gouvernement va le lui payer en empruntant les sommes nécessaires aux épargnants étrangers. Il va encaisser des indemnités de licenciement, toucher une allocation-chômage et il pourra "travailler au noir". Enfin, il espère que l'inspection du Travail va forcer son employeur à le reprendre aux conditions antérieures, c'est-à-dire en étant payé à ne rien faire.

Cela ne rappelle-t-il pas les charmes et les beautés d'un système, le système français ?

Chapitre V

Les évangiles et la notion de valeur

"Le marxisme est l'horizon indépassable de la pensée humaine"

Jean-Paul Sartre

Beaucoup, sans doute, ne se sont jamais posé une question, pourtant essentielle à quiconque veut comprendre l'évolution du monde : qu'est-ce qui donne de la valeur aux choses ?

Pourquoi certains acceptent de payer trois mille euros de plus pour une Mercedes que pour une Volvo, alors que les deux voitures sont d'une qualité quasi identique ? Pourquoi certains préfèrent s'offrir une monture de lunettes de marque alors qu'ils pourraient au même prix s'en acheter dix chez Afflelou ? Pourquoi l'aigue-marine que ma mère portait toujours, a-t-elle beaucoup plus de valeur, pour moi, que la valeur marchande de la pierre ?

Cette question de la valeur a divisé les économistes pendant le XIXème siècle et une bonne partie du XXème.

Au départ, avec Ricardo et ses successeurs, les économistes se sont fourvoyés : ils estimaient que leur rôle était de trouver une explication objective et mesurable à la valeur des choses. Dans leur esprit la valeur devait être égale à la somme de la valeur des produits et services entrant dans le produit fini.

L’exemple du pot-au-feu est très éclairant.

Dans un pot-au-feu on met des carottes, des poireaux, des navets, des pommes de terre, de la viande…La valeur du pot-au-feu serait donc égale à la somme des valeurs de tous ses ingrédients. Et d'où viendrait la valeur des carottes, des poireaux, de la viande, etc. ?

Euréka !

Du travail nécessaire pour faire pousser les légumes et élever le bœuf.

Certes, mais le paysan n’a pas creusé la terre avec ses petits ongles, il a utilisé un tracteur, et donc du capital. On ne peut pas produire des carottes, ou autres légumes, on ne peut pas élever des bœufs uniquement avec du travail ; il faut aussi du capital. Se pose alors une autre question : qu'est-ce que le capital ? C’est le travail que les générations passées n’ont pas consommé, répondaient les disciples de Ricardo. Excellente idée !

Une première remarque : si cette idée est juste, en empêchant la rémunération du capital, on spolie les générations futures et on consomme quelque chose que nous n’avons pas produit… et donc on condamne au dénuement le plus total nos pauvres rejetons. Ce qui induit une question de fond : est-ce bien moral que de condamner à la misère les générations futures ? Si l’on regarde l’expérience des pays socialistes, le moindre doute n’est plus permis. La seule explication rationnelle aux désastres engendrés par les socialistes, c’est

qu'ils ont essayé de nous affranchir de toute richesses, utiles ou inutiles, pour enfin nous libérer de ce matérialisme sordide que génère le capitalisme. La pauvreté la plus totale a suivi leur passage au pouvoir. De cela, il faut prendre acte si on veut rester lucide intellectuellement.

Mais il nous faut continuer notre démonstration et interrompre notre digression puisque le pot-au-feu est servi et qu'il peut refroidir….

Si on utilise un tracteur pour faire pousser les carottes, les navets, les pommes de terre et pour transporter le fourrage nécessaire à l'alimentation des bœufs, quelle part de l'amortissement du tracteur revient à chacun des ingrédients du pot-au-feu ? Le tracteur, en effet, il faudra bien un jour le remplacer, afin que le paysan puisse continuer de travailler. Sans cette capacité d'amortir le matériel, d'amortir le capital, c'est la dégringolade. Une dégringolade parfois tragique[37]…
Mais il faut pousser plus loin le raisonnement : même si on pouvait calculer la "valeur travail" et la "valeur capital" de chacun des ingrédients entrant dans notre pot-au-feu, celui-ci pourrait n'avoir aucune "valeur" en termes économiques. Il faut, en effet, que des gens aient envie de pot-au-feu !

[37] *Toutes* les famines du XXème siècle ont une caractéristique commune, un pouvoir, un gouvernement socialiste. Sûrement un hasard malheureux…

Se mettre à fabriquer des diligences dernier cri quand les chemins de fer se développaient n'aurait pas été très intelligent, et n'aurait eu aucune "valeur"[38].

Pour faire simple, ce n'est pas en additionnant beaucoup de travail et beaucoup de capital que l'on aboutit à un produit qui ait de la "valeur ". Or, toutes les économies socialistes ont été organisées, et le sont encore, selon la théorie de la "valeur travail". Il y avait des légions de statisticiens qui, en URSS, s'épuisaient à additionner un millième de tracteur à un dixième d'engrais et un vingtième de travailleur pour déterminer la valeur de la carotte !

Et pendant près d'un siècle, cette erreur intellectuelle a été soutenue – et continue de l'être – contre vents et marées par toute la gauche et tous les syndicats français[39]. C'est l'hommage de Jean-Paul Sartre au marxisme, "horizon indépassable de la pensée humaine".

En France aujourd'hui, il y a des milliers de braves citoyens qui travaillent au ministère de la Santé pour comptabiliser un dixième d'amortissement de l'hôpital avec un trentième du coût de formation d'un médecin, et y ajouter ensuite le prix du coton hydrophile avant de conclure que la

---

[38] Comme on disait du temps de la régie Renault, "Renault fait des voitures avec de l'argent et Peugeot de l'argent avec des voitures ". Chaque année, les impôts que Peugeot payait étaient transfères à Renault pour lui permettre de produire à perte.

[39] Tous les secteurs relevant du domaine public en France et ou les syndicats sont présents, sont organisés selon la "valeur travail".D'ailleurs dès qu'un ministre veut introduire des critères de rentabilité, de compétitivité dans son ministère, c'est la révolution dans les couloirs, et la mobilisation entre la Nation et la Bastille.

Sécurité sociale est en déficit… Le déficit de la Sécurité sociale ne veut strictement rien dire pour un économiste.

Si le prix d'un bien ou d'un service est maintenu artificiellement à un niveau zéro, sa demande devient infinie… Comment en être surpris ? Il ne peut donc pas y avoir d'équilibre des comptes de la Sécurité sociale dans son mode actuel de fonctionnement. Comme le répétait un de mes professeurs, toute société doit, à un moment ou à un autre, choisir entre la main invisible d'Adam Smith – le marché – et le coup de pied au cul fort violent de Joseph Staline – la contrainte étatique, le rationnement, la corruption, les gendarmes et le Goulag.

L'ennui avec la théorie de la "valeur travail", c'est qu'elle parait logique : un bien devrait se vendre à un prix qui couvre son coût de fabrication et qui permette à ceux qui l'ont produit de vivre décemment.

Cette théorie rejoint celle du "juste prix de l'église catholique ", qui s'est toujours fait distinguer par sa constante incompétence dans les domaines économiques[40].

Bien qu'étant catholique, je ne peux m'empêcher de remarquer que les protestants, en lisant les mêmes Evangiles, en ont tiré des conclusions totalement différentes, et parfaitement valables économiquement[41].

---

[40] 1. Ce n'est plus vrai du dernier Pape, voir l'Encyclique *Centesimus annus*. Il est surprenant que l'église ait eu pendant des siècles une doctrine sociale, et aucune doctrine sur la façon dont cette richesse qu'il fallait repartir, avait été créée…

[41] Voir les analyses bien connues de Max Weber

Ce n’est donc pas le message qui est en cause, mais la lecture fausse de ce message par une élite insuffisamment formée, et fort contente d’exercer un magistère moral dans un domaine où elle n’a rien à dire de pertinent.

Si la théorie de la "valeur travail" ou du "juste prix" ne tient pas devant la réalité, par où pêche-t-elle ?

Les classiques voulaient partir de la valeur pour déterminer le prix.

En fait, il faut partir du prix pour déterminer la valeur.

Chacun de nous, en effet, a une échelle des valeurs différente de celle de son voisin. Chacun de nous, à partir de son revenu, considère qu'il peut vendre ou échanger un certain nombre de produits ou de services, à tout moment.
Il y a donc une infinité de "valeurs" qui se baladent dans le monde à chaque instant. On est devant un univers infini des possibles.

De temps en temps, miraculeusement, deux "valeurs" se rencontrent et un prix est arrêté. C'est alors que l’échange du bien ou du service a lieu. Ce prix, fixe la valeur monétaire du bien, à ce moment-là, et à ce moment-là, seulement. Ce qui n’a rien à voir avec la valeur subjective que chacun d'entre nous pourrait accorder à ce bien. C'est l'exemple de l’aigue-marine de ma mère que je ne vendrais pas pour tout l'or du monde.
Pour la commodité de l’analyse et les calculs statistiques, le prix arrêté lors de cette transaction sera utilisé comme un

substitut à la valeur, et ce jusqu'à ce qu'une nouvelle transaction ait lieu.

Et ainsi de suite.

La valeur de notre pot-au-feu, c'est le prix auquel il est acheté, un jour précis par un tiers.

Tout ceux qui ont assisté à une vente aux enchères comprennent ce mécanisme. Personne dans une vente aux enchères n'achète s'il n'est pas persuadé, au moment où il fait son offre, que le prix qu'il paie est inférieur à la valeur du bien qu'il achète. "J'ai fait une bonne affaire", telle est la façon de résumer cette situation.

Cette théorie de la valeur subjective et son corollaire, le prix objectif, fut mise en lumière par une école économique qu'il est convenu d'appeler l'Ecole Autrichienne[42], à la fin du XIXème et au début du XXème siècle.

Elle révolutionna la pensée économique.

Mais pourquoi toutes ces digressions sur la valeur dans un livre consacré aux relations entre les Evangiles et les moteurs de l'économie ? Parce que la théorie subjective de la valeur est présente dans les Evangiles, en toutes lettres, ce que peu de gens semblent avoir remarqué.

> Jésus, ayant levé les yeux, vit les riches qui mettaient leurs offrandes dans le tronc.

---

[42] Von Mises, Hayek, Schumpeter…

Il vit aussi une femme, une veuve très pauvre,
qui y mettait deux pites, et il dit :
"Je vous assure que cette pauvre veuve a mis plus que personne,
car tous les autres ont fait offrande à Dieu de leur superflu,
tandis qu'elle a donné de son nécessaire,
tout ce qu'elle avait pour vivre. "
Encore une fois, tout y est, et en trois phrases.

On ne peut s'empêcher d'être éperdu d'admiration devant la capacité du Christ à dire une vérité profonde avec un minimum de mots.

• Le service acheté est la sensation du devoir accompli que l'on se procure par un acte de charité.
• Le prix est de deux pites, c'est-à-dire rien.
• La valeur est immense.

Quand Bill Gates donne 20 milliards de dollars à des associations caritatives pour l'enfance[43] – plus que le budget d'aide aux Pays en Voie de Développement de la France…–, il donne aux yeux de Dieu moins que cette pauvre veuve…

Dieu pratique et connaît la théorie de la valeur subjective….

---

[43] Les 20 milliards iront vraiment aux enfants, et non dans le compte en Suisse du roitelet local qui en reversera aussitôt une partie au grand roi occidental. Les vaccinations effectuées et payées par la fondation de Bill Gates ont déjà sauvé plus d'un million d'enfants dans le monde.

Le message est clair : chacun est libre de dépenser ses revenus comme il l'entend.

Mais pour que cette liberté de dépenser ses revenus en fonction de ses préférences personnelles existe (cf. la définition de Jean-Paul II de la liberté), il faut que les deux branches de la transaction soient également libres. Ce qui implique : chacun doit pouvoir bâtir et gérer sa propre échelle de valeur sans contrainte.

La confrontation entre les différentes échelles de valeur doit aussi être libre.

Les prix doivent donc être libres pour que l'adéquation prix- valeur, puisse se faire librement.

Personne ne doit être forcé ni d'acheter ni de vendre un produit ou un service qu'il ne veut pas. Imaginons que, sur le tronc de l'église, il y ait eu un panneau : "don minimum, une drachme", ou encore, "nul ne peut faire la charité s'il n'a pas un revenu minimum de dix pites… " La pauvre veuve n'aurait pu donner ses deux pites…

Le message de Jésus est simple : Pour que les valeurs puissent se concrétiser dans des actions, il faut que les prix soient libres.

Pourquoi ? Parce que les préférences individuelles exprimées par des prix sont l'information de base dont les entrepreneurs ont besoin pour ajuster leur production à la demande.

Quiconque manipule les prix empêche l'information de se créer et de circuler. L'idée des politiques est, toujours, d'acheter la farine chère, pour plaire aux paysans et de forcer les boulangers à vendre le pain bon marché, pour plaire aux ouvriers. Moyennant quoi, on aura des excédents de farine et des pénuries de pain[44], ce que l'on constate tous les jours avec la Politique agricole commune, ou à travers le contrôle des honoraires médicaux et des tarifs hospitaliers.

La lecture de ces derniers paragraphes aura probablement fait sursauter et s'exclamer plusieurs lecteurs : " Là, il exagère ! ". Tout le monde sait, en effet, que chacun peut dépenser son revenu comme il l'entend. Tout le monde sait que les prix sont libres en France et que notre pays est en proie au libéralisme le plus sauvage et le plus débridé.

Eh bien ce n'est pas vrai, pas vrai du tout !

A l'intérieur de la richesse créée chaque année en France, c'est-à-dire le PNB, 33 % au moins sont organisés selon des principes qui interdisent et la liberté des prix et la liberté de choix contre 20 %, il y a 25 ans. Chaque Français devrait mesure l'illusion dans laquelle il vit : il se croit dans un régime de liberté des prix ! C'est de cette illusion que crève la France. Parmi les secteurs de cette économie socialisée, on peut citer : L'Education Nationale, La Santé, Les Transports, Les Télécommunications, L'Energie…

---

[44] Excédents de farine en Europe, exportés à grand coups de subventions en Afrique, ce qui dérègle les lois du marché de la la paysannerie locale, que l'on essaye ensuite d'empêcher d'émigrer chez nous... ce qui crée des pénuries de pain en Afrique.

Si vous estimez que ces secteurs – soit environ 35 % de la population active – fonctionnent à votre satisfaction, alors, vous devez être membre du PS ou du PCF, inscrit à la CGT à FO ou au SNESUP, ou travailler au CNRS…

Chapitre VI

Les évangiles et la richesse

D’après Milton Friedman, il existe quatre façons de dépenser l’argent.

• Il y a l’argent que l’on a gagné soi-même et que l’on dépense pour se faire plaisir à soi. En règle générale, cet argent est bien employé.

• Il y a l’argent que l’on gagne soi-même et que l’on dépense pour faire plaisir à quelqu’un d’autre. L’efficacité diminue.

• Il y a l’argent que quelqu’un d’autre a gagné et que l’on dépense soi-même. Un héritage, par exemple. Là encore l’efficacité de la dépense n’est pas performante.

• Il y a enfin l’argent que l’on a piqué – vol ou impôts – à quelqu’un qui l’avait gagné et que l’on dépense pour quelqu’un d’autre. Le principe même du socialisme. En général, le résultat, c'est n’importe quoi.

Après avoir traité et de la prise de risque et de la valeur, nous allons donc aborder le problème de l'argent, de la richesse de Mammon.

Parler de la richesse sans comprendre ni d’où elle vient ni en quoi elle consiste serait un peu "léger ", pour le dire poliment. Que certains de nos concitoyens ne comprennent ni comment elle est créée, ni quelle est sa nature, ne les traumatise pas et ne les empêche nullement de porter des jugements

comminatoires sur la nocivité de cette "richesse". Une fois encore, il va falloir démontrer et leur incompétence et leur mauvaise foi.

Commençons par une évidence : compte tenu des expériences tentées un peu partout au XXème siècle, il faut être ou idiot ou de mauvaise foi pour croire à l'efficacité économique et aux vertus morales d'un Etat dirigeant l'économie.

Contre l'idiotie "au front de taureau", il n'y pas de solution. Idiots ils sont, idiots ils resteront.

Ajoutons, à toutes fins utiles, que l'idiotie n'a rien à voir avec les diplômes. Qui n'a pas rencontré dans sa vie un nombre considérable d'idiots extrêmement diplômés.

Le Christ lui aussi en a croisés. Ne s'exclame-t-il pas dans une prière à son Père ? :

" Je te loue, Père, Seigneur du Ciel et de la Terre
de ce que tu as caché ces choses aux sages
et aux intelligents, et de ce que tu les
as révélées aux enfants et aux ignorants ".

En revanche, c'est à propose de la mauvaise foi que le Christ a des paroles terribles. A ceux qui savent et nous mentent ou se mentent, Il lance :

" Avant tout, gardez-vous du levain des Pharisiens
qui est l'hypocrisie.
Il n'y a rien de caché qui ne se découvre,
ni rien de secret qui ne finisse par être connu.

Aussi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres
sera redit en plein jour,
Et ce que vous aurez murmuré à l'oreille
dans les chambres sera publié sur les toits… "

En France, il existe toute une catégorie de gens qui savent et qui mentent. Ce sont ceux que j'appelle les nouveaux Pharisiens. Si je m'emploie à les démasquer avec des moyens que je sais modestes et limités, qu'on m'accorde de le faire avec une saine jubilation.

Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens hypocrites,
parce que vous ressemblez à des tombeaux
blanchis à la chaux :
à l'extérieur, ils ont une belle apparence,
mais l'intérieur est rempli d'ossements de toutes sortes de choses impures.
C'est ainsi que vous avez, à l'extérieur, pour les gens,
l'apparence d'hommes justes,
mais à l'intérieur, vous êtes plein d'hypocrisie et de mal.

Venons-en à la richesse. Il est généralement admis que dans les Evangiles, on trouve une condamnation sans nuance de la richesse. Cette impression provient, en grande partie, d'une parabole, celle du jeune homme riche, et d'une phrase, celle où le Christ dit que l'on ne peut servir deux maîtres à la fois.

Commençons par la parabole du jeune homme riche, dans la version de Saint Matthieu.

Un homme aborda Jésus et lui dit :

" Maître, quel bien dois-je faire pour avoir la vie éternelle ?
Jésus lui dit "pourquoi me demandes-tu, à moi, le bien que tu dois faire ?
Un seul est le bon.
Si tu veux entrer dans la Vie garde les commandements."
"Lesquels ?" lui dit cet homme.
Celui-ci répondit Jésus :
" Tu ne tueras point ;
Tu ne commettras point l'adultère ;
Tu ne déroberas point ;
Tu ne porteras point de faux témoignage ;
Honore ton père et ta mère ;
Tu aimeras ton prochain comme toi-même."
Le jeune homme répondit "J'ai observé tous ces commandements ; que me manque-t-il encore ? "
Jésus lui dit :
"Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi "
Le jeune homme ayant entendu cette parole, s'en alla tout triste car il avait de grands biens.
Jésus dit à ses disciples : "En vérité je vous le dis :
il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux !….
Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux "
…
Les disciples, vivement frappés de cette parole disaient :

"Qui peut donc être sauvé ? "
Jésus, arrêtant son regard sur eux dit :
"Cela est impossible aux hommes, mais toutes choses sont possibles à Dieu ".

Cette parabole est à l'origine de la condamnation morale et sans appel de la richesse, dans les pays chrétiens en général, et dans les pays catholiques, en particulier.

Il y a trois parties très nettes et très distinctes dans ce petit texte, et une conclusion.

Le jeune homme commence par demander au Christ comment avoir la vie éternelle. A cette question, Jésus a une réponse toute préparée, toujours identique : "Sois un bon Juif, respecte les commandements".

Pour avoir la vie éternelle, il suffit donc de respecter les Commandements, et que l'on soit riche ou pauvre n'engendre aucune différence. Voilà une bonne nouvelle[45] !

Mais le jeune homme insiste et précise que c'est déjà ce qu'il fait. Alors, tombe l'appel, terrifiant et lui aussi toujours le même : Si tu veux être parfait, viens et suis-moi.

Remarquons que le Christ ne lui dit pas d'aller donner ses biens au Temple ou aux prêtres. Il lui dit : d'abord, de les vendre, ce qui signifie que les biens resteront propriété privée – tiens donc ! Ensuite de donner lui-même le fruit de la vente aux pauvres. Le Christ n'a visiblement pas confiance dans la

[45] Sans jeu de mots. Evangiles veut dire "bonne nouvelle en grec".

capacité des organisations caritatives à s'occuper des indigents… Quand on sait que, dans beaucoup d'entre elles, plus de 75 % des dons sert à gérer l'organisation, le Christ n'était-il pas déjà extrêmement bien informé ?

Fermons la parenthèse et revenons à notre parabole. A la demande du Christ "Viens et suis-moi", le jeune homme cale. A cet instant, le texte nous précise deux choses : que ce jeune homme avait de grands biens ; qu'il s'en va tout triste.

On peut, de fait, interpréter la parole du Christ comme une condamnation de la richesse : le jeune homme riche s'en irait parce qu'il ne veut pas renoncer à son petit confort. L'argent, d'après cette explication, serait dans son essence mauvais, et empêcherait l'homme d'être libre.

C'est ce que nos socialistes et tous les braves curés dans les homélies du dimanche ne se privent pas de dire. On se souvient de la phrase à pleurer de François Mitterrand (de rire, quand on connaissait un peu le personnage): "L'argent, l'argent maudit, l'argent qui corrompt tout."

Il y d'autres interprétations que cette version bien-pensante et particulièrement hypocrite.

Une première s'articule autour de l'idée qui suit : la richesse, par les obligations qu'elle nous impose nous interdit d'être à la fois un bon chrétien et un bon juif. Peut-être la situation du jeune homme dans ce bas monde est telle, qu'en conscience, il ne peut être parfait. En conscience, il ne peut suivre l'appel. Eh oui, avoir de grands biens, c'est aussi avoir de grandes responsabilités dans ce monde.

Ce jeune homme avait peut-être une mère, une épouse, des enfants, des employés. Pouvait-il les condamner à la misère, s'il avait tout vendu, tout distribué aux pauvres et suivi Jésus ?

En agissant ainsi, n'aurait-il pas contrevenu aux Commandements ? En effet, rien dans la parabole ne nous dit que ce sont des sentiments bas qui l'animent. Rien. "Jésus, l'ayant regardé, l'aima ". Imagine-t-on Jésus aimant une âme basse ?

Il existe une seconde explication infiniment plus pessimiste : nous savons tous que la richesse nourrit les tentations. Souvent des hommes âgés ne divorcent-ils pas pour épouser en secondes noces de jeunes et belles femmes ? Ils abandonnent la femme de leur jeunesse, ils commettent l'adultère, contreviennent aux Commandements[46]. En général ces sexagénaires ou septuagénaires ne sont pas pauvres… Et il est infiniment plus facile de suborner un juge, de rendre un faux témoignage plus crédible, si l'on est riche ou puissant….

Ce que Jésus a – peut-être – voulu dire, c'est simplement que le riche, en raison de ses responsabilités ne doit pas chercher à être un bon chrétien, un "parfait", et qu'en plus la possibilité qu'il puisse être un bon Juif est extrêmement aléatoire. Qui, en effet, parmi nous peut affirmer qu'il est assez intègre pour dédaigner la phrase d'Oscar Wilde : " Je résiste à

---

[46] On connaît le merveilleux poème de l'Ecclésiaste "(…) vanité, tout n'est que vanité…. D'après ce sommet de la poésie, il n'y a que deux choses qui ne laissent pas un goût de cendre dans la bouche "Avoir donné sans espoir de retour, Et vieillir auprès de la femme de sa jeunesse ".

tout, sauf à la tentation " ? On comprend que le jeune homme riche n'ait pas eu le moral.

D'ailleurs dans la troisième partie de la parabole, Jésus l'explicite très simplement : pour un riche, entrer au Paradis est extrêmement difficile. Voilà qui relève de l'évidence pour quiconque a lu les Evangiles : nous serons jugés en fonction de ce que nous avons reçu… et si nous avons reçu beaucoup, il est à craindre que l'on nous demandera beaucoup pour accéder au Paradis.

Mais à aucun moment, le Christ ne dit que la richesse est mauvaise.

Viennent enfin les derniers mots qui ouvrent une porte d'espoir aussi bien à ses Apôtres qu'à nous autres, braves vivants : "…toutes choses sont possibles à Dieu ".
Ouf !

On ne voit pas d'où nos moralisateurs jaloux tirent leurs anathèmes à l'encontre de la richesse. Peut-être de la phrase, si souvent citée :

> Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ;
> car ou il haïra l'un et aimera l'autre,
> ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre ;
> vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.

Jésus prononce cette phrase après avoir chassé les marchands du Temple. Quand il voit le Temple de son Père, envahi par les "marchands ", sa colère explose car on ne peut faire de l'argent sur la religion pas plus qu'on ne peut se servir

de cette dernière pour conquérir le pouvoir politique. La référence à Mammon – le pouvoir économique – fait pendant à la référence à César – le pouvoir politique.

Et nous retrouvons là un des thèmes constants et décisifs des Evangiles. A l'évidence, pour le Christ, il y a deux sortes d'hommes : ceux, peu nombreux, que Jésus appelle, et ceux encore moins nombreux qui, librement, ont décidé de répondre à cet appel.

Ceux-là, les "parfaits"[47], les serviteurs de son Père, ne doivent se compromettre ni avec César ni avec Mammon. Il les exhorte à ne même pas posséder la pierre qu'ils mettront sous leur cou pour dormir.

Les Apôtres, en tant qu'individus, ne doivent rien avoir à eux. Ils ne doivent pas se préoccuper du futur, mais vivre dans le présent en contact permanent avec leur maître.
Saint François d'Assise correspond sans doute le mieux à ce que le Christ attendait de ces disciples….

Sur les autres, sur tous ceux – vous et moi – qui n'ont pas répondu à "l'appel", qui ne l'ont pas entendu ou l'ont repoussé car trop difficile à suivre, le Christ ne porte aucune condamnation de principe, ni à propos de leur engagement dans le monde ni à propos de leur richesse.

Certes, les Evangiles sont remplis de condamnations et d'anathèmes à l'endroit des mauvais riches. Ceux-ci sont

---

[47] Terme et concept qu'on retrouvera dans l'hérésie cathare et chez les puritains.

condamnés parce qu'ils sont mauvais, et non parce qu'ils sont riches ! Que l'on se reporte à la parabole du pauvre Lazare. Quiconque suit la Loi mosaïque se sert de l'argent mais ne sert pas l'argent. Ce que Jésus nous demande, et c'est déjà beaucoup ! C'est d'être des bons chrétiens et de suivre les dix Commandements.

Il ajoute un onzième qui rend les choses encore plus difficiles : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.

Une bonne lecture des Evangiles ne peut donc induire la condamnation ni des riches – tous les koulaks au poteau ! – ni de la richesse. Ce serait une condamnation collective, et nous savons que le collectivisme n'est pas le point fort du Christ. En revanche, toujours en bonne logique évangélique, nous avons du mal à comprendre l'accumulation de richesse par certaines églises où sont censés se trouver tous ceux qui ont suivi "l'appel".

On comprend, a contrario, pourquoi l'église catholique a longtemps voulu empêcher les fidèles de lire les Evangiles dans le texte, et pourquoi elle a fait brûler les premiers imprimeurs qui ont publié la Bible en français… Une lecture attentive par ses ouailles aurait pu les conduire à des conclusions regrettables pour les structures de pouvoir de cette chère Eglise…

Ce qui nous ramène aux supporters de notre religion de remplacement, le laïcisme étatique, et à sa mauvaise foi. Quand le jeune homme riche s'en va, Jésus ne dit pas aux gendarmes

locaux de lui courir après, pour le forcer à donner tous ses biens aux pauvres.

Il ne lui jette aucune malédiction. Il soupire, il est un peu triste. Ah, si nos "partageux" avaient été là, comme les choses eussent été différentes !

Ils auraient fait rendre gorge, sur l'heure, à cet exploiteur du peuple ! Ils auraient su, n'en doutons pas, comment utiliser l'argent du jeune homme riche, coupable de ce crime abominable.

Jamais, pas une fois dans les Evangiles, nous n'entendons Jésus qui ordonne à ses disciples : "Forcez Jean-Jacques ou Judas à faire ceci ou cela". Jamais.

Essayons d'aller un peu plus loin. Jésus dit souvent : "Je ne suis pas venu abolir la loi, mais l'accomplir ". Les dix Commandements furent enseignés à Moïse sur le Sinaï. Et on peut estimer qu'ils concernent des interdictions fondamentales, correspondant aux grandes tentations humaines.

L'un des dix Commandements, le huitième, est ainsi énoncé :

Tu n'envieras ni le bétail, ni la maison, ni la femme de ton voisin.

Envier est donc formellement interdit, et chercher à nuire à son voisin parce qu'il a une jolie femme, une belle maison et une Ferrari n'est rien d'autre qu'une vilenie, et

condamnée comme telle par l'Ancien Testament, et donc par Jésus.

L'envie, la jalousie sont fondamentalement contraire au Décalogue et au message du Christ qui dit, on ne le répètera jamais assez : "Je ne suis pas venu changer la loi, mais l'accomplir."

En fait, la pensée dominante nous engage à ne pas respecter ce huitième Commandement et se complait à mobiliser nos énergies les plus jalouses, les plus envieuses.

Quand je suis devant la télévision avec mes enfants et que je regarde un message publicitaire, je leur demande parfois de préciser quel sentiment l'annonceur cherche à faire naître.
Le conformisme, la gourmandise, le snobisme, la luxure, la jalousie, l'envie ? …

A la racine de ces spots publicitaires, il y a presque toujours l'un ou l'autre, parfois, plusieurs de ces sentiments. Le fonds de commerce de l'industrie publicitaire, c'est, en effet, les sept péchés capitaux.

Si nous voulons exercer nos responsabilités de citoyen, il nous faut absolument déchiffrer à quel sentiment s'adresse leur message. Aussi, chacun se devrait d'appliquer la grille de lecture des messages publicitaires au programme des partis politiques. Après tout, chaque parti politique essaie de nous vendre une voiture d'occasion bien pourrie en nous faisant croire que c'est une Rolls toute neuve.

Si nous voulons exercer nos responsabilités de citoyens, nous devons absolument déchiffrer les messages politiques qui nous sont adressé : à quels sentiments font-ils appel ? N'en appellent-ils pas de façon systématique à la peur de l'avenir, à la crainte de tout changement, au besoin de protection que nous pouvons tous ressentir, et surtout à l'envie, à la haine de celui qui a plus, à la "jalousie aux dents vertes", comme dit la sagesse populaire ?

Hélas, nul ne l'ignore, des sept péchés capitaux, l'envie est le seul qui ne puisse être apaisé par une quelconque satisfaction, par une donnée objective. L'envieux, le jaloux continuent de se sentir mal, quand bien même ils ont détruit l'objet de leur jalousie. L'envieux n'a de cesse de vouloir être le calife à la place du calife…

L'envie et l'orgueil sont les deux péchés du "chef" des démons, Lucifer. Le pouvoir politique serait-t-il d'essence démoniaque ?

Chapitre VII

Les évangiles et la justice sociale

" Ici, nous sommes tous égaux !
Cependant, certains sont plus égaux que d'autres."

Georges Orwell, *La Ferme des Animaux*

On connaît la célèbre formule, "la justice militaire est à la justice ce que la musique militaire est à la musique". On peut la paraphraser : "La justice sociale, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, est à la justice ce que le Capital de Karl Marx est aux Evangiles".

S'il y a quelque chose d'évident dans les Evangiles, c'est ceci : le Christ se contrefout de la justice sociale.

Quelqu'un de la foule lui dit :
"Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage ".
Mais Jésus lui dit :
"Oh homme, qui m'a établi pour être votre juge et pour faire vos partages ? "

Et pourquoi Jésus se moque-t-il de la justice sociale ? Parce que la justice sociale est une notion collective. Et le Christ ne s'intéresse pas, mais pas du tout, au collectivisme. Le jour du Jugement dernier, le Christ ne dira pas : à ma droite le prolétariat, en route vers le Paradis, à ma gauche le capital, direction l'Enfer. Les bons patrons et les bons prolétaires seront

à droite, les autres à gauche – tiens, pourquoi à gauche ? –… et nous serons jugés un par un.

Autre citation :

Marie ayant pris une livre de parfum
de nard très précieux,
en oignit les pieds de Jésus
et les essuya avec ses cheveux….
…alors Judas Iscariote… dit :
"Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum
trois cents deniers,
et n'en avoir pas donné l'argent aux pauvres ? "
Il disait cela, non qu'il se souciât des pauvres,
mais parce qu'il était voleur et qu'il tenait la bourse,
et prenait ce qu'on y mettait.
Jésus lui dit donc :
"Laisse-la en paix ;
Elle a voulu garder ce parfum pour le jour
de ma sépulture.
Vous aurez toujours des pauvres avec vous,
mais moi, vous ne m'aurez pas toujours ".

La réponse est cinglante.

Marie-Madeleine a le droit de dépenser son argent comme elle le veut. Nous y reviendrons. Et si elle veut dépenser son argent en caressant le Christ avec ses cheveux, c'est son problème, à elle, et pas celui de Judas. Ce fut sans doute aussi un problème pour Jésus car la scène par sa sensualité mériterait de figurer dans une anthologie …

Et le commentaire de Jean est également sans pitié : Judas est un gros hypocrite, qui prétend dire le bien et qui, en réalité, gâche la vie de tout le monde.

Judas, au fond de lui-même, pense qu'il sait mieux que Marie-Madeleine comment dépenser son argent à elle, en fonction de critères "sociaux".

Judas, ancêtre de tous les do-gooders[48] ?

Il a les qualités requises : il adorait l'argent et feignait de le mépriser. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le Christ n'est pas impressionné.

Qui plus est, ce cher Judas est un voleur qui se donne bonne conscience tout en sachant pertinemment que la mesure qu'il préconise lui permettrait d'arrondir sa pelote en douce.

Cela aussi nous rappelle quelque chose…

Il y a mieux. Le Christ nous dit en conclusion : " Vous aurez toujours des pauvres avec vous "

Dur, dur, mais vrai. L'existence des pauvres ne doit pas nous empêcher de vivre, ou nous forcer à vivre comme des rats. Jésus aime la vie, la gaieté, les fêtes. La moitié des Evangiles

---

[48] Il s'agit d'une expression anglaise, difficilement traduisible, qui illustre ceux qui prétendent sans arrêt qu'ils veulent le bien de tous, et qui se posent en bienfaiteurs de l'humanité, en général avec l'argent des autres… Une mauvaise traduction serait "bien-faisants" comme ont dit les "bien-pensants".

se passe à table … Le socialisme et Judas sont tristes ; les Evangiles sont gais.

Allons de nouveau plus loin. Dans l'expression "justice sociale", il y a le mot justice. La justice se dit ou se tranche, à l'intérieur d'un système qui suppose, d'une part, un juge, d'autre part, un différend entre deux parties. Le juge est supposé être impartial. Le différend est supposé être ponctuel.

Or, la notion de "justice sociale" est indissociable d'un concept fondateur du socialisme, celui de la lutte des classes, ce qui est loin de s'apparenter à un différend ponctuel ; c'est un conflit éternel et sans solution. L'arbitre impartial qu'on nous présente pour résoudre ce conflit, c'est bien entendu l'Etat. Son rôle serait donc d'arbitrer entre capital et travail au mieux des intérêts de la communauté.

On notera d'emblée un premier problème : on ne peut à la fois s'emparer de l'Etat pour faire rendre gorge aux méchants riches, et en même temps se présenter comme un arbitre impartial …

Avoir un arbitre qui est intellectuellement convaincu que l'une des parties mérite de perdre ne correspond pas à l'idée que les Anglais, qui ont inventé tous les sports, se font du "fair play".

Et, bien entendu, le Christ a les doutes les plus profonds sur les capacités d'une société humaine à rendre la justice.

" Lorsque tu te rends avec ta partie adverse
devant le magistrat,

Mets tout en œuvre pour te libérer avec elle en chemin,
de peur qu'elle ne te traîne devant le juge,
que le juge ne te livre au sergent, et que le sergent ne te jette en prison.
Je te le dis.
Tu ne t'en sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'à la dernière pite. "

Jésus nous dit sans aménité – on devine d'où Jean de La Fontaine a tiré l'inspiration du Chat, de la belette et du petit lapin – que dans un différend, il vaut beaucoup mieux se passer du juge.

Si l'employé et l'employeur ont un problème, qu'ils s'assoient autour d'une même table et essaient de s'arranger entre eux… Un mauvais compromis vaut mieux qu'un bon procès, pour citer le sage dicton populaire. Sinon, les deux parties paieront jusqu'à leur dernière pite à Raminagrobis – l'Etat. En réalité, recourir à l'Etat pour régler un différend qui ne concerne que des relations privées est, d'après le Christ, la façon la plus sûre pour les deux parties de s'appauvrir.

L'expérience de chacun d'entre nous le prouve abondamment.

Le Français moyen commence à travailler pour lui … à partir de la fin juillet. De janvier à juillet, il travaille pour l'Etat. Pourquoi ? Parce que l'habitude a été prise de demander l'arbitrage de l'Etat, pour tout et pour rien.

Comme le disait Bastiat[49], l'Etat est l'outil qui permet à chacun d'espérer vivre aux dépens des autres.

Mais il y a un deuxième problème : la lutte des classes, concept dominant de nos Diafoirus, est totalement antinomique avec la vraie justice, sociale ou pas, celle qui permet à chacun de se réaliser au maximum de ses moyens …

La vraie, la seule justice sociale, c'est le plein emploi. Sans plein emploi, les travailleurs sont à la merci des petits chefs, des exploiteurs et, en priorité de cette exploitation à des fins politiques du chômage dont les élus français se sont faits les champions.

Et le plein emploi dépend de la croissance économique. Et pour qu'il y ait croissance économique, il faut qu'il y ait une conjonction harmonieuse des trois formes de capital.

• le capital monétaire, qui n'est autre que l'accumulation des profits passés.
• le capital humain, qui dépend avant tout du système d'éducation.
• le capital social, notion complexe que l'on pourrait ramener à la capacité de travailler les uns avec les autres dans une mutuelle confiance.

[49] L'économiste favori de Ronald Reagan. Ce Français écrit, de façon fort amusante, sur les problèmes économiques au milieu de XIXème siècle. Complètement ignoré en France, il est adulé aux Etats-Unis.

Or, confrontés à la nécessaire conjonction de ces trois formes de capital, quelle est la réponse de nos hommes politiques ?

• Les systèmes fiscaux qu'ils ont concoctés interdisent l'accumulation des profits et donc la croissance du capital monétaire.

• Le contrôle total du système d'éducation qu'ils ont assuré s'est traduit par une chute sans exemple de la qualité du capital humain. Le but de toute "église" est toujours de s'assurer le contrôle du système éducatif, et qu'importe que le système génère des illettrés ou des inadaptés puisque ceux-ci seront des assistés.

• La notion de lutte des classes détruit par définition l'affectio societatis qui unit les gens dans la même entreprise, dans la vie de tous les jours. Elle détruit leur capacité à travailler ensemble.

Comment dès lors peut-on s'étonner de la montée du chômage ?

Il est normal, dira-t-on, que dans une société civilisée il existe des procédures pour aider ceux qui traversent une passe difficile, ou ne peuvent se débrouiller tout seuls. C'est ce qu'il est convenu d'appeler le "filet de sécurité". La problématique du pouvoir politique est d'une autre nature qui relève d'une remarquable perversité intellectuelle. Il commence par expliquer qu'il faut aider les plus démunis et les plus malchanceux : que le salaud qui n'est pas d'accord se lève.

Pour satisfaire ce besoin légitime, il se fait voter des budgets en prenant grand soin de toujours minimiser les montants dont il aura besoin, pour ne pas alarmer le bourgeois.

Puis il embauche à tour de bras les fonctionnaires qui lui sont nécessaires pour faire tourner son usine à gaz.

Assez rapidement ces fonctionnaires consomment la totalité de l'allocation qui devait aller aux plus démunis. Il faut donc demander et obtenir une nouvelle augmentation de crédits. Qui elle-même requiert plus de fonctionnaires …

Le cas de New York est intéressant pour illustrer notre raisonnement. A New York, le département d'éducation de la ville contrôle le même nombre d'écoles et d'élèves que le font les églises catholiques. Et ces écoles se partagent les mêmes quartiers, accueillent les enfants des mêmes milieux sociaux. Il n'y a pas de ségrégation entre les écoles de la ville et les écoles catholiques. Celles-ci ne sont pas réservées aux catholiques, comme chacun sait. La ville emploie trente mille personnes dans l'administration centrale de son système éducatif. C'est-à-dire trente mille personnes qui gèrent et ne voient jamais un enfant !
L'église catholique emploie … trois cents personnes pour gérer ces écoles. Les résultats des écoles catholiques sont, cela va sans dire, très supérieurs et on se bat pour y entrer.

La même chose est en train de se produire en France où les listes d'attente pour les écoles privées s'allongent sans cesse[50].

Comme tout cela coûte très cher, il faut aller prendre l'argent chez les riches qui… l'ont volé. "La propriété, c'est le vol", disait Proudhon. Et il n'y a pas d'autre formule que de taper dans les profits accumulés en augmentant les impôts et les contributions sociales. Ce qui interdit toute croissance future.

Cette absence de croissance va, hélas, et à son corps défendant, obliger la machine étatique à dépenser encore plus, puisque le nombre des pauvres augmente… Elle augmentera donc, à nouveau, les impôts sur les riches… Et nous voilà repartis pour un tour.

Je ne caricature pas. Le système est diabolique et s'inscrit dans le schéma suivant : en empêchant les entrepreneurs de créer des emplois, ou en tout cas, en ne les aidant jamais à en créer, – l'imagination pour les dissuader est débordante – on fabrique des pauvres, qu'il faut ensuite "gérer". Cette gestion nécessite de prendre de l'argent aux entrepreneurs, aux salariés les plus actifs, aux professions libérales, etc., pour le redistribuer à ces pauvres que l'on a

---

[50] Quand vous donnez aux Petites Soeurs des pauvres, 99% de ce que vous donnez va aux pauvres. Quand vous donnez (forcé et contraint par l'intermédiaire des impôts) pour "aider" la pauvre fille mère sur laquelle il est de bon ton de s'apitoyer, 5 % de ce que vous prend l'Etat va a la fille mère, 95 % à la gestion de l'usine a gaz. Si on essaie de reformer le système, on est immédiatement accusé de vouloir enlever le pain de la bouche de la fille mère et de ses pauvres enfants…

créés de toutes pièces. Et cette redistribution transitera par un mammouth étatique qui gardera, au passage, 95 % des sommes collectées...

Mais ce mammouth permettra de distribuer des postes qui ne servent à rien, mais qui assurent la réélection de nos mandants[51].

Un tel montage nécessite, sans aucun doute, un travail à plein temps et des qualités d'administrateurs tout a fait exceptionnelles.

Considérons un simple fait : après le deuxième choc pétrolier, celui de 1979, le chômage aux Etats-Unis, en France, en Grande-Bretagne était monté à 10 % de la population active.

• Les citoyens américains se sont séparés de Jimmy Carter, social démocrate convaincu, et plus mauvais président de l'histoire des Etats-Unis, – d'après tous les sondages – pour élire Ronald Reagan.

• Les Britanniques se débarrassèrent des équipes socialistes qui dirigeaient à l'époque la Grande-Bretagne. Qui se souvient de Callaghan ? Ils portèrent au pouvoir Margaret Thatcher.

• Les Français, toujours en retard d'une guerre, décidèrent de donner une chance à la nouvelle "église" et à sa

---

[51] Ce que nous disons peut paraître outrancier, mais a été prouvé de façon fort claire par toute une école économique aux Etats-Unis, qui a décroché plusieurs prix Nobel d'économie (Buchanan, Gary Becker..), l'école du "Public Choice". Ils ont montré qu'il existe un marché politique et que les politiciens achetaient les voix de la majorité avec l'argent de la minorité.

cléricature, qui leur promettait de "changer la vie", "de faire payer les riches", de "passer de la nuit à la lumière", formule inoubliable de Jack Lang[52].

Résultat ? Vingt ans après, le niveau de vie des Français a baissé d'un tiers par rapport à celui des Américains et des Anglais, et il est passé du troisième au douzième rang en Europe.

Le chômage, quant à lui est à 4% en Grande-Bretagne et à 5,6 % aux Etats-Unis, toujours à 10 % en France…

Comme avouait piteusement le président Mitterrand : en France, on a tout essayé pour réduire le chômage, et rien n'a marché. On a tout essayé, sauf la seule chose qu'il eut fallu faire, c'est-à-dire : séparer l'"église" laïque de l'Etat Français, virer son clergé de toutes les positions de pouvoir qu'il a accaparées, comme l'ont fait Thatcher et Reagan avec les mineurs et les contrôleurs aériens. Quand on fait reculer l'Etat et ses petits marquis à talons rouges qui veulent notre bien, le chômage baisse. Et il aurait baissé en France, comme il a partout et toujours baissé quand on boute les églises hors des Etats !

---

[52] En France, la croissance la plus forte des dépenses étatiques en pourcentage du PNB dut atteinte de 1974 à 1981, sous la présidence de Giscard d'Estaing et sous les auspices du libéralisme avancé, une mauvaise copie du socialisme égalitaire. Après quoi, le choix de 1981 ne fut pas très attrayant : les Français ont du se dire qu'entre un socialisme light et un socialisme pur et dur, autant avoir l'original que la copie. Hélas, en 2002, le choix fut encore moins excitant.

Mais le résultat de cette malheureuse expérience, reste, au final, la baisse générale du niveau de vie. Sans que le citoyen s'en soit rendu compte, on est passé insensiblement de : "Il faut aider les pauvres et les malchanceux de façon ponctuelle ", à : "Il faut matraquer les chanceux et ceux qui réussissent".

Tout en brandissant des sentiments nobles, la charité, la compassion, le sens de la justice, on a glissé vers la célébration de l'envie, de l'irresponsabilité, de la paresse. Grâce aux alchimistes politiques, les vertus évangéliques ont été transformées en quelque chose de répugnant.

Mais qu'attendre d'autre d'une théorie – et d'une pratique – fondées sur la haine de l'autre, sur le racisme social et la lutte des classes ?

Le Christ, encore une fois, nous avait prévenus :

" Méfiez vous des faux prophètes qui viennent à vous déguisés en brebis,
mais au-dedans sont des loups voraces.
Si quelqu'un maudit son frère,
il sera passible de la géhenne de feu. "

Et qu'est ce que la lutte des classes, sinon un jugement et une incitation à "maudire" l'autre ?

Chapitre VIII

Les évangiles, le travail et la propriété

"Supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers physiologistes, ses cinquante premiers banquiers, ses deux cents premiers négociants, ses six cents premiers agriculteurs, ses cinquante premiers maîtres de forges…."

Saint-Simon[53] continue en énumérant les principales professions industrielles avant de conclure : "comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, la Nation deviendrait sans âme à l'instant où elle les perdrait. Elle tomberait immédiatement dans un état d'infériorité vis-à-vis des Nations dont elle est aujourd'hui la rivale et elle continuerait à rester subalterne à leur égard, tant qu'elle n'aurait pas réparé cette perte, tant qu'il ne lui aurait pas repoussé une tête".

Ailleurs Saint-Simon reprend la même idée, mais en énumérant cette fois tous les membres de l'appareil d'Etat de la famille royale : "Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les Beaux Arts, dans les Arts et Métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour Monsieur, frère du Roi, Monseigneur le duc d'Angoulême… et qu'Elle perde en même temps tous les

[53] Economiste français ayant vécu au début du XIXème siècle.

grands officiers de la Couronne, tous les ministres d'Etat avec ou sans départements, tous les conseillers d'Etat, tous les maîtres des requêtes, tous les maréchaux, tous les cardinaux, archevêques, évêques, grands vicaires et chanoines, tous les juges,… cet accident affligerait certainement les Français parce qu'ils sont bons, mais cette perte des trente mille individus réputés les plus importants de l'Etat ne causerait de chagrin que sous le rapport sentimental, car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'Etat". Nous sommes en 1828.

En 2004, ce qui était une crainte en 1828 est en train de devenir une réalité. La France perd toutes ses forces actives… par l'émigration, résultat direct de lois iniques passées par nos élites administratives.

Grâce au ciel cependant, nous conservons tous les maîtres de requête, tous les conseillers d'Etat, tous les inspecteurs des Finances…, qui eux sont parfaitement inemployables à l'étranger car personne n'en voudrait et qui donc continuent à saigner notre pays a blanc. Mais revenons à notre sujet.

J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie. Dans mon enfance et ma jeunesse, j'ai été entouré de quelques personnes remarquables. L'une d'entre elles, une grand-tante alsacienne, était la personne la plus droite, la plus juste et la meilleure qui se puisse imaginer. Elle était néanmoins fort souvent exaspérée par ce que disait le Christ dans les Evangiles. Ce qui l'énervait beaucoup et me mettait en joie.

Il y avait en particulier une parabole qui heurtait profondément son sens inné de la justice : celle où le maître envoie des ouvriers travailler à sa vigne.

Un chef de famille sortit dès le matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne.
Il fit accord avec eux à raison d'un denier par jour et les envoya à sa vigne.
Il sortit vers la troisième heure, et ayant vu d'autres ouvriers qui étaient sur place, sans rien faire, il leur dit
"Allez, vous aussi, à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera raisonnable. "
Et ils y allèrent.
Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure, et fit de même.
Etant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient sur place et leur dit
" Pourquoi vous tenez vous ici toute la journée sans rien faire ?
"C'est que personne, lui dirent-ils, ne nous a loués !"
Et il leur dit
" Allez, vous aussi, à ma vigne "
Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant
" Appelle les ouvriers, et donne leur leur salaire, en allant des derniers aux premiers "
Les ouvriers loués à la onzième heure vinrent et reçurent chacun un denier.
Puis vinrent les premiers, qui croyaient recevoir davantage, et ils reçurent, eux aussi, un denier chacun.
En le touchant, ils murmuraient contre le maître, et disaient

"Ces derniers n’ont fait qu’une heure, et tu les mets sur le même pied que nous qui avons supporté la fatigue et l’ardeur brûlante du jour "
Mais le maître prenant la parole dit
"Mon ami, je ne te fais point de tort :
N’es-tu pas convenu d’un denier avec moi ?
Prends ce qui te revient et va-t-en.
Pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu’à toi.
Ne suis-je pas libre de faire ce que je veux de mon bien ?
Où vois-tu d’un mauvais œil que je sois bon ?"

A l’évidence, le maître était un économiste de l’école marginaliste autrichienne. Ce que fait le maître semble parfaitement injuste, mais est profondément rationnel du point de vue économique. Ce qui compte pour le maître, ce n’est pas combien il paye ses ouvriers, mais combien ses ouvriers lui rapportent. Les premiers ouvriers couvrent leurs coûts, au moment où le contrat est passé. Mais rien ne nous dit que le prix du raisin n’est pas monté de la première à la troisième heure.

Si tel est le cas, le maître doit aussitôt s'organiser pour que l'on cueille plus de raisins. Et il doit sortir à nouveau pour embaucher d'autres ouvriers. Si le prix est encore monté entre la troisième et la sixième heure, il devra recommencer l'opération et ainsi de suite. Ceux que cette parabole agace ont

ancré dans la tête, qu'ils le veuillent ou non, l'idée profondément marxiste et socialisante de la "valeur travail"[54].
Ce qui donne de la valeur au travail des ouvriers, c'est la vente du raisin, et non pas le fait que les pauvres ouvriers de la première heure aient eu plus chaud en plein soleil –ce qu :ils croient dans leur naïveté. Si les ouvriers de la onzième heure ramassent à ce moment-là, parce que les prix ont changé, pour plus d'un denier de raisin, tant mieux pour eux et tant mieux pour le maître.

Décidemment dans les Evangiles la "valeur travail" est victime d'une condamnation irrévocable.

Il nous faut par conséquent expliquer en quoi la "valeur travail" est non seulement stupide – cf. chapitre V – mais dégradante et déshumanisante.

Il convient d'abord de résumer ce qu'est le travail et de définir l'essence philosophique du travail dans le système de la pensée dominante.

• Le travail est exploitation et doit être minimisé. Ne pas trop travailler, voilà le but implicite de tout travailleur socialement responsable. Travailler, trop c'est-à-dire faire son

---

[54] Pauvre chère vieille tante: si elle avait su que dans le fond, elle était marxiste, elle aurait été extrêmement surprise. Mais il est vrai que le marxisme a largement puisé dans le vieux fonds idéologique de l'église Catholique. Karl Marx, petit fils de Rabin !, était d'ailleurs violemment antisémite, comme la plupart des catholiques de son époque. L'église catholique s'est affranchie non sans mal de son antisémitisme, pas encore de son anticapitalisme, qui a pourtant exactement les mêmes racines intellectuelles.

travail convenablement, revient à "prendre le travail de quelqu'un d'autre, et donc à manquer de sens social".

• A tout moment, il y a une quantité de travail fixe, qui doit donc être partagé.

• Le travail est fongible : tous les travailleurs sont égaux, et immédiatement remplaçables.

• L'emploi à vie est la règle ; ainsi que l'avancement à l'ancienneté.

• Les syndicats sont étroitement liés à l'appareil politique et sont largement subventionnés par le gouvernement. Leur principal rôle est d'essayer d'empêcher tout investissement qui pourrait amener à une réduction des travailleurs qu'ils contrôlent. Ils freinent de facto tout progrès technique.

• Si l'appartenance à un syndicat n'est pas obligatoire, seuls néanmoins les syndicats sont représentatifs dans les négociations.

• La notion de productivité est implicitement dévaluée.

C'est une conception on ne peut plus dégradante du travail. Au travailleur on demande d'exécuter son travail en traînant les pieds. Puis on lui explique qu'il n'a aucune valeur spécifique, et qu'il est remplaçable à tout moment par n'importe qui d'autre. Il découvre tous les jours que ceux qui n'en font pas une rame, sont promus au même titre que lui – ou plus rapidement ! – et il faut cirer les pompes du permanent syndical qu'au fond de lui-même, il ne peut pas ne pas mépriser. Enfin on ne le pousse ni à progresser dans la connaissance de son métier ni à utiliser les nouvelles ressources de productivité.

Voilà qui est motivant et aide à se lever tous les matins. Au vrai l'absentéisme est considérable dans toutes les structures organisées sur le mode de la "valeur travail". Des méchantes langues affirment que, dans plusieurs administrations, il faut poser ses congés maladies six mois à l'avance…

Si votre relation avec votre travail est désagréable, que dire de votre relation avec ceux qui sont censés utiliser le produit de vos efforts ?

• Les prix des "produits" générés par l'Etat – en particulier le prix du travail – n'ont pas pour fonction d'équilibrer l'offre et la demande : ils sont fixés par le gouvernement, par des décrets administratifs. Le fonctionnaire ne peut pas mesurer sa "valeur ajoutée " pas plus que son rôle exact dans la machinerie administrative. Il n'y a pas le moindre rapport entre son salaire et ses efforts.

• En théorie, l'administration est supposée capable d'opérer les arbitrages entre offre et demande au mieux de l'intérêt général. Dans la pratique, une demande excessive conduit à des listes d'attente, et donc des passe-droits pour les copains. A l'inverse, une demande insuffisante va engendrer des gaspillages, des gabegies : le ministère des Anciens combattants existe toujours et il compte davantage de ronds de cuir qu'à l'époque où il fut crée, au lendemain de la Première Guerre mondiale. Le commissariat au Plan (!) existe encore, bien qu'il ait disparu depuis longtemps dans tous les pays de l'Est. Mais que font toute la journée les fonctionnaires du Plan ?

• La concurrence n’est pas acceptée : une économie étatisée ne peut exister que dans le cadre d’un monopole. L’instituteur malheureux qui voudrait simplement enseigner aux enfants à lire et à écrire avec des méthodes qui lui sont propres, ne peut pas fonder une école, sauf à se conformer aux programmes scolaires imposés par le ministère de l'Education nationale.

• La notion de "client " n’existe pas, elle est remplacée par celle d’usager. On perçoit aisément la différence : l’expérience de tout un chacun prouve abondamment qu’un client a toujours raison, qu’un usager a toujours tort. Un client a le choix, l’usager n’en a aucun.

Si nous passons au crible de ces critères l’économie française, nous découvrons rapidement qu’un certain nombre de secteurs déjà mentionnés par ailleurs, opère aujourd’hui selon les principes d’une économie étatisée.

Ces secteurs, sont, à tout le moins, au nombre de six :
La santé
L’éducation nationale
Les administrations centrales, régionales et communales
L’énergie
La Poste
Une bonne partie des Télécommunications
…

Chacun pourra ajouter sur les pointillés ci-dessus d’autres secteurs que j'aurais oubliés.

Essayons maintenant d’évaluer le poids et l’évolution historique de ces secteurs dans l’économie française. L’INSEE

publie des statistiques de la comptabilité nationale dans laquelle est calculée la "valeur ajoutée" des différentes parties de l'économie française. La somme de ces valeurs ajoutées constitue le PNB.

Si nous additionnons la "valeur ajoutée" de chacun des secteurs mentionnés plus haut, nous aurons une idée de la taille de l'économie étatique en France. En somme, le PNB étatisé.

Si ensuite nous soustrayons du PNB national le montant que représente le PNB étatisé, nous saurons ce que représente le PNB capitaliste.

Les résultats sont instructifs.

Depuis 1978 :

• Notre "économie étatisée" a cru de 2,8 % par an, en volume.

• Notre "économie capitaliste" a eu un taux de croissance de 0,8 % par an.

• Dans le même temps, notre "'économie étatisée" est passée de 18 % du PNB à près de 33 %.

• Le système étatisé n'a connu aucune phase de récession, c'est-à-dire une baisse en volume d'une année sur l'autre.

• Le système capitaliste en a traversé cinq.

Et l'on s'étonne que tout le monde veuille être fonctionnaire : la croissance y est supérieure, l'emploi garanti, les retraites plus précoces, le prestige social infiniment supérieur… Mais l'on y est malheureux comme un caillou si on aime son métier.

Où est alors le problème, va s'exclamer le lecteur. Cela ne prouve-t-il pas simplement que l'économie étatisée fonctionne beaucoup mieux que le capitalisme ? Moins de récessions, plus de croissance, tout va donc très bien dans le meilleur des mondes possibles…

La réponse à cette objection est aveuglante : tous ces secteurs sont en fait en déficit perpétuels et ne peuvent subsister qu'en empruntant chaque année l'équivalent de leur trou de trésorerie ou en prenant de l'argent à ceux qui en ont en excèdent, c'est-à-dire au secteur privé.

Ce n'est pas leur efficacité économique qui est à la base de leur succès, c'est leur poids politique. Cette croissance remarquable de l'économie étatisée s'opère en prélevant sans arrêt des richesses non gagnées sur l'économie concurrentielle, qui elle les a gagnées, et qui a de plus en plus de mal à supporter ce poids qui ne cesse de s'alourdir.

Quand le secteur concurrentiel ne pourra plus payer ces danseuses[55] , c'est-à-dire bientôt, la France entrera dans un scénario argentin.
L'Argentine, ne l'oublions pas, avait, en 1946, le deuxième niveau de vie du monde, juste derrière les Etats-Unis. Il y a dix ans, le niveau de vie y était encore de dix mille dollars par an et par habitant : il est aujourd'hui de cinq cents dollars…
Pour se convaincre du désastre qui nous guette, il suffit de remarquer que, dans tous les pays du monde, le taux de

[55] Au moins les danseuses rendaient des services, et la concurrence était rude.

chômage est négativement corrélé au nombre des fonctionnaires: plus il y a de fonctionnaires dans un pays, plus le taux de chômage y est élevé. Si le nombre de fonctionnaires augmente de 10, le chômage augmentera de 20. Les graphiques et preuves statistiques de ce que nous avançons seront fournis à tous les lecteurs qui en feront la demande par écrit, en trois exemplaires, visés par leur mairie, et après présentation d'une pièce d'identité valable au siège social de l'éditeur, entre 10h. 30 et 10h.45 les cinquième vendredi du mois…

L'Union Soviétique a crevé il y a peu sous l'effet du cancer communiste qui la rongeait. Quand il lui est devenu impossible de s'endetter avec des taux d'intérêts réels négatifs, elle a sauté.

Les Français ne doivent pas se faire la moindre illusion : leur système économique est en passe de mourir lentement mais sûrement, parce que, en son sein, le cancer étatique est en train de croître.

La cause de ce cancer ne se trouve nulle part ailleurs que dans le concept même de la "valeur travail". Résumons-nous : la morale actuelle est fondée

• sur la dégradation des rapports de confiance dans le travail, c'est-à-dire sur la trop fameuse lutte des classes.

• sur l'envie comme principe organisateur de la société. Haine de celui qui a réussi.

• Enfin, sur les transferts perpétuels de capital entre les secteurs qui réussissent et ceux qui échouent.

Que celui qui a un portefeuille boursier s'imagine ce qu'il adviendrait s'il passait son temps à vendre les actions des

sociétés qui tournent bien pour acheter celles des canards boiteux !

C'est exactement la politique suivie au nom de la "morale sociale". Remarquons que toutes ces manœuvres sont expressément interdites par les Evangiles.

Et nous voudrions que les Français soient heureux ?

La France n'a pas besoin de reforme, elle a besoin d'une révolution culturelle.

Il nous faut retourner sagement à notre parabole, après cette nécessaire digression. On trouve dans cette petite historiette beaucoup plus qu'une critique de la "valeur travail". Elle illustre d'abord la nécessité de respecter un contrat.

Je dirais qu'elle illustre le caractère sacré du contrat. On se souvient de la formule juridique : "Le contrat fait loi entre les parties". Une fois qu'il a été conclu entre les parties, – dans la parabole, il s'agit d'un contrat de travail –, le contrat est intangible

Le maître le dit sans aucune ambiguïté au chef syndicaliste qui grogne.

Il dit bien plus. Ceux qui ont négocié leur contrat avant le début des opérations, les ouvriers de la première heure, d'une certaine façon ne prennent aucun risque. Ils travaillent une journée, ils touchent un denier. Les autres, en revanche, vont travailler sans savoir combien ils vont toucher. Ils y vont quand même. Ils prennent donc un risque. Une fois de plus ceux qui,

dans les Evangiles, prennent des risques sont toujours ceux qui gagnent. Le Christ aime les entreprenants, oserait-on dire les entrepreneurs ?

Enfin le propriétaire de la vigne exprime une revendication qu'on peut qualifier d'inouïe : il est, et entend rester maître de sa propriété. Il revendique ses droits de propriétaire.

Les Evangiles ont en effet beaucoup à nous apprendre sur le droit de propriété.

Cette parabole contient, certes, de précieux enseignements sur le travail, mais elle en contient au moins autant sur la notion du droit de propriété.

Les trois dernières phrases sont impressionnantes de concision et de brutalité.

" Pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à toi.
Ne suis-je pas libre de faire ce que
je veux de mon bien ?
Où vois-tu d'un mauvais œil que je sois bon ? "

La première phrase tue la notion, oh combien chère à tous qu'à "travail égal, salaire égal". Elle rompt le lien sans valeur économique entre le temps que l'on a passé au travail et la rémunération que l'on en tire. Bref, une nouvelle condamnation implacable de la "valeur travail".

La deuxième affirme la liberté du propriétaire de faire ce qu'il veut de son bien, et donc condamne toute notion d'intervention extérieure dans la libre disposition de son propre

patrimoine. Il n'existe pas de liberté sans la possibilité de faire ce que l'on veut de son bien.

Quant à la troisième, elle proclame avec force que la seule chose que doit prendre en compte le maître quand il décide d'une action économique, c'est son échelle de valeur. L'action – ici de charité – est individuelle et volontaire et ne peut s'accommoder d'aucune intervention extérieure.

La charité collective et forcée n'est pas la charité, mais une application au domaine social de l'envie.

Difficile d'être plus clair.

Le maître est libre de faire ce qu'il veut avec son argent, et il entend le rester. Sa liberté individuelle passe par son droit de propriété.

On croirait lire les Pères fondateurs de la république américaine. La propriété n'est pas le vol comme le pensaient Rousseau, Marx ou Proudhon.

La propriété est la condition essentielle pour qu'existent et la liberté et la possibilité d'exercer des choix moraux.

Il est de surcroît très important que la notion de propriété ait été agrégée à une parabole qui concerne le travail. Cette relation entre la propriété, le travail et la nécessité de respecter les termes de tout contrat, on la retrouve sans cesse dans les Evangiles.

Mais cette notion de propriété est beaucoup, beaucoup plus subtile qu'il n'y parait au premier abord, et nous conduit tout droit au cœur même du système capitaliste, c'est-à-dire à la notion de capital, qu'il nous faut maintenant traiter.

Chapitre IX

Les Evangiles, la défense, l'illustration du capital et du droit de propriété

"Ce qui est à moi est à moi, ce qui est à vous est négociable."

Staline à Yalta

Commençons par une autre parabole qui recoupe le sujet précédent, la vigne : Jésus devait avoir un petit faible pour le vin.

"Un homme planta une vigne,
il l'entoura d'une clôture,
y creusa un pressoir et y bâtit une tour de garde.
Puis il la donna en fermage à des vignerons,
et partit en voyage.
Le moment venu, il envoya son serviteur auprès des vignerons pour se faire remettre par ceux-ci
le produit de la vigne.
Mais les vignerons se saisirent du serviteur,
le frappèrent et le renvoyèrent sans rien lui donner.
De nouveau, il leur envoya un autre serviteur.
Et celui là ils l'assommèrent et l'insultèrent.
Il en envoya encore un autre, et celui là ils le tuèrent…
Il lui restait encore quelqu'un, son fils bien-aimé
Il l'envoya vers eux en dernier.
Il se disait
"Ils respecteront mon fils"
Mais ces vignerons là se dirent entre eux :

"Voici l'héritier : allons-y, tuons-le, et l'héritage va être à nous"
Ils se saisirent de lui, le tuèrent et le jetèrent en dehors de la vigne.
Que fera le maître de la vigne ?
Il viendra, fera périr les vignerons et donnera la vigne à d'autres".

Lumineux !

Un investissement est fait, à grands frais.

Un contrat est passé, qui prévoit l'échange de travail contre une part de la vendange.

Au début, les vignerons veulent simplement ne pas payer le fermage, ce qui revient à dire qu'ils ne veulent pas rémunérer le capital. Ils s'approprient la totalité du revenu de la vigne, ce qui est déjà un vol. Quand le fils du propriétaire vient, ils se rendent compte avec ravissement qu'ils vont pouvoir s'approprier le capital lui-même, en l'assassinant.

Le résultat final : ils sont massacrés et ruinés, ce qui est tout ce qu'ils méritent.

Voilà l'histoire de l'Europe moderne, résumée en quelques phrases. On dépossède le propriétaire de son revenu, ce qui de nos jours se fait le plus souvent par l'intermédiaire des taux d'imposition confiscatoires. Quand la propriété doit aller au fils, on dépossède à nouveau celui-ci, mais cette fois du capital, par l'intermédiaire des impôts sur l'héritage et sur la fortune. C'est la version douce.

La version plus violente mise en œuvre – sous les applaudissements de la gauche française unanime - par Lénine, Pol Pot, Trotski, Castro ou Mugabe, c'est de nationaliser les biens, sans omettre au passage de massacrer leurs propriétaires. Si l'on en croit les Evangiles, cela amène inéluctablement à la ruine et à la mort des coupables[56]. Le Christ nous dit sans ambages : pour que l'économie fonctionne, il faut un maître qui dispose du capital et qui contrôle le travail, ce qui me semble évident.

Il faut aussi que les contrats passés entre le maître et les travailleurs soient respectés. Si les travailleurs volent leur maître, nous dit Jésus, c'est-à-dire si le capital n'est pas rémunéré au prix déterminé dans le contrat original, alors c'est la ruine et la mort.

En fait quatre conditions doivent être réunies pour qu'il y ait un équilibre harmonieux dans le monde économique. Il faut :

1. du capital
2. du travail
3. un contrat entre les deux parties
4. le respect de ce contrat.

N'est-il pas extraordinaire que toutes les études les plus récentes sur les pays en développement économique depuis deux cent cinquante ans mettent en lumière ces quatre conditions présentes dans les Evangiles en toutes lettres.

---

[56] A dire vrai, l'auteur ne peut pas citer un seul exemple historique de vol organisé par l'Etat (nationalisations) qui se soit terminé par un enrichissement collectif ou un progrès de la démocratie.

On se reportera, en particulier, au livre remarquable du péruvien Hernando de Soto : The Mystery of Capital. Why capitalism triumphs in the West and fails everywhere else[57]?

Hernando de Soto met en lumière une vérité profonde qui crève les yeux et que personne pourtant n'avait vue avant lui. Cette thèse de l'économiste péruvien, qui a étudié dans le détail, quatre économies de pays dits "émergents", Pérou, Haïti, Egypte, Philippines, peut se résumer ainsi : le capital[58] disponible dans ces pays est extraordinairement important, mais le système juridique ne permet pas de le mobiliser. Le capital local est donc laissé en friche.

Sa thèse est fort simple : les pays développés savent faire la différence entre l'usage de la propriété et le concept de propriété. Il y a une différence essentielle entre la "maison" et le "concept juridique" de maison. La maison, dans laquelle vous habitez sans pouvoir prouver qu'elle est à vous, ne peut vous servir qu'à un seul usage : y habiter. En revanche, la propriété comme "concept" est susceptible d'être découpée en tranche : vente, hypothèque, location, viager…

---

[57] Pourquoi le capitalisme réussit-il à l'Ouest et échoue-t-il partout ailleurs.

[58] Le bétail, dans de très nombreuses civilisations était la forme originale que prenait le capital. Le propriétaire en tirait des revenus (viande, produits laitiers) et il pouvait assez facilement "liquéfier"son capital, en le vendant. Il existait en effet toujours un marché pour les vaches ou les moutons. Il était donc assez aisé de séparer ce qui était revenu de ce qui était capital. Ce qui a permis de faire la première différence essentielle entre capital et revenu.

Si le droit local le permet, quiconque possède le titre d'un bien immobilier peut le louer, le vendre, l'utiliser pour lui-même, emprunter en le donnant en garantie et chacune de ses décisions sera protégée et réglementée par le système juridique en place. Si le droit local ne le permet pas, la seule chose que peut faire le "propriétaire- squatter", c'est d'y habiter à titre précaire. Le développement économique, selon de Soto, la croissance pour l'appeler par son nom, a toujours été fondé sur la protection juridique d'un système de propriété lui-même ancré dans la propriété individuelle. Dans un tel système, les entrepreneurs peuvent en effet, mettre en gage leurs propriétés, ce qui est la façon la plus simple de lever de l'argent pour lancer une entreprise. Ils doivent ensuite pouvoir limiter le risque personnel en passant par la création d'une société qui soit juridiquement indépendante de leur personne. C'est pourquoi la création d'une société anonyme doit donc être simple, rapide et peu coûteuse. Cela prend une heure aux Etats-Unis, contre deux ans au Pérou….

La société anonyme représente un progrès juridique fabuleux dans la mesure où son capital social constitue une entité juridique autonome qui ne se recoupe pas avec le capital que peuvent détenir par ailleurs les propriétaires des actions. De ce fait on atténue leur risque.

La personnalité morale est une des grandes inventions de l'Occident.

Selon Hernando de Soto, la priorité des priorités est d'aider les pays émergents, les PVD, à développer des systèmes juridiques qui présentent les deux caractéristiques suivantes :

• conceptualiser la propriété individuelle par une identification juridique parfaite des droits et devoirs de tous ceux qui l'utilisent. Et là, le rôle de l'Etat est immense et justifié.

• faciliter la mobilisation et de le transfert de la propriété : hypothèques, banques hypothécaires, démarches administratives facilitées pour la création de systèmes juridiques reconnaissant la propriété individuelle, etc.

Si les pays pauvres ne se développent pas, ce n'est nullement dû à on ne sait quelle malédiction, mais parce que les entrepreneurs locaux ne peuvent pas mobiliser le capital local.

Ces pays n'ont pas besoin de transfert de capital.
Ils en ont largement assez.

Ils ont besoin de systèmes légaux qui leur permettent de passer du stade de l'économie au noir à une économie financiarisée. Pour qu'il y ait un développement durable il faut et il suffit que les actifs, dans chaque pays, soient possédés de façon indiscutable par des individus.

C'est dans un droit de propriété individuel, qui soit incontestable et sanctionné par un acte juridique garanti par l'Etat, que le développement trouve sa source.

Ce que nous dit le Christ. C'est-à-dire le contraire de la vulgate actuelle, éprise de cette ânerie meurtrière, la propriété "collective ". Rien n'entrave le développement économique plus sûrement que la présence d'un Etat prédateur, même et surtout s'il a les meilleures intentions du monde. N'appartenant à personne, la propriété collective ne peut être mobilisée par

quiconque et reste donc stérile à jamais. Les pays qui pratiquent cette forme de propriété – en Afrique en particulier –, sont ceux qui, en général, crient les plus forts pour que les pays développés distribuent de plus en plus d'aides par des transferts. Ce qui alimente la corruption et ne marche jamais.

On nous rebat sans arrêt les oreilles avec le fameux plan Marshall et il ne se passe pas un mois sans qu'une âme noble n'écrive : il faut un plan Marshall pour l'Afrique…

L'Egypte a déjà reçu l'équivalent de trois plans Marshall en "aide", la Tanzanie environ dix fois plus par habitant que ce que les Européens ont reçu à partir de 1947…

On mesure les résultats tous les jours. Le plan Marshall a fonctionné parce que les Américains ont exigé comme condition aux transferts d'argent des Etats-Unis vers l'Europe que les Européens cessent d'être protectionnistes et reconnaissent la propriété individuelle. En termes simples les Américains ont exigé que les Européens reconstituent un Etat de droit, et empêchent l'Etat d'être prédateur. C'est pour ça que le plan Marshall a réussi. C'est curieux comme les milieux informés ne parlent jamais de cette exigence américaine. On se demande d'où vient leur réticence. Un oubli freudien, sans doute aucun…

Ce n'est pas l'argent qui fait la croissance, mais la sécurité juridique et la protection contre les prédateurs, dont l'Etat est toujours le principal supporter.

Comme le disait le professeur Bauer, l'un des meilleurs spécialistes de l'aide aux pays en voie de développement :

"L'aide aux PVD, c'est prendre de l'argent aux pauvres des pays riches pour le donner aux riches des pays pauvres".

L'appropriation collective est un vol et va donc contre l'un des dix Commandements. Celui qui s'énonce pourtant fort clairement :

"Tu ne voleras point"

Nulle part il n'est dit :

"Tu pourras voler si le Parti majoritaire à l'Assemblée nationale t'autorise à le faire, ou si quelqu'un d'autre vole pour toi, en se servant au passage, bien entendu"

Un vol, même autorisé par la puissance publique reste un vol.

Pourquoi s'étonner si ces vols amènent d'abord à la ruine et ensuite à la mort ?

C'est ce que nous dit Moïse.

C'est ce que nous dit le Christ.

C'est ce que prouve toute l'expérience historique, et en particulier celle des cent dernières années. Un vol "étatisé", un vol organisé et autorisé par la puissance publique, est un vol d'une nature beaucoup plus grave que le simple vol entre particuliers. Il détruit, en effet, la notion même de sécurité juridique et, de ce fait, a des conséquences très graves, très lourdes.

Quand on peut affirmer, "la propriété, c'est le vol" on ne voit pas au nom de quoi on condamnerait celui-ci. Pourquoi,

dès lors, le capitaliste – le "maître" dans les Paraboles – continuerait-il d'investir ? Il préfère investir ailleurs…

Chapitre X

Evangiles, investissement et rente

"*Les investissements d'aujourd'hui sont les profits de demain et les emplois d'après demain*" a-t-on jamais songé que ce théorème, dit "de Schmidt", l'ancien Chancelier d'Allemagne Fédérale, est illustré par une parabole des Evangiles ? Qui mieux est, par une des plus connues, la parabole du semeur,

> "Le semeur est sorti pour semer la semence.
> Comme il semait, du grain est tombé au bord du chemin, les passants l'ont piétiné et les oiseaux du ciel l'ont mangé.
> Du grain est tombé aussi dans les pierres, il a poussé et il a séché parce qu'il n'avait pas d'humidité.
> Du grain est tombé au milieu des ronces, et en poussant, les ronces l'ont étouffé.
> Enfin du grain est tombé dans la bonne terre, il a poussé, et il a porté du fruit au centuple. »
> En disant cela, il élevait la voix :
> "Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! "
> Encore une fois, tout est dit et j'espère vous faire partager le plaisir que je ressens devant cette allégorie à la fois si simple et si riche.

Une première lecture, un peu hâtive, pourra nous amener à nous interroger sur le sérieux de notre semeur. Que lui prend-il de jeter du grain sur le chemin, dans les pierres, au milieu des ronces ? Ce type est incompétent ! N'est-il pas

évident, s'il était raisonnable qu'il devrait uniquement les semer sur les labours bien préparés à l'avance ? Quelle erreur !

Quand il s'agit d'investissements – c'est-à-dire de dépenses dont on espère qu'elles vont payer "au centuple", ce qui est la définition même de l'investissement –, nul ne sait à l'avance quels vont être les bons et les mauvais investissements ! Pire encore, il est impossible de déterminer où est la bonne terre !

En trente-cinq ans d'expérience professionnelle, j'ai beaucoup, beaucoup "investi" pour moi-même et pour le compte de tiers. J'ai également étudié jusqu'à la nausée les caractéristiques des investissements qui, dans le passé "avaient « donné au centuple ". Et j'en ai tiré une conclusion incontournable : le futur est "inconnaissable". Sur cent nouvelles entreprises qui se lancent, les trois quarts auront échoué dans les trois premières années … pourtant, toutes au départ, semblaient fonder sur de bonnes idées.

Toutes les entreprises, grandes ou petites, ont des budgets d'investissements. Ceux-ci sont passés au peigne fin par des services spécialisés qui calculent avec le plus grand soin la rentabilité que l'on en attend… Eh bien, à peine 10 % de ces investissements dépassent la rentabilité minimum attendue… Mais quand elle est dépassée, elle est dépassée dans des proportions inouïes.

La pire des stratégies serait donc de réserver le grain aux seuls labours bien préparés. Cette stratégie calamiteuse est précisément la base de la planification.

Ce que nous dit le Christ, fort simplement, est à rebours d'un plan : il demande au semeur de sortir et de s'en aller semer son grain, ce qui l'essence de son travail.

Une partie du grain donnera au centuple, mais il ne sait pas de quelle partie il s'agit. Son devoir est de semer et, quand il sème, il prend un risque. Le reste suivra.

En termes simples, l'acte d'investissement est aléatoire. Investir, c'est prendre un risque. Curieusement l'Etat – tous les systèmes étatiques – ne prend jamais ce risque en compte. En revanche, il peut prélever sans scrupules 70 à 80 % de la rentabilité des investissements qui "porte du fruit au centuple", et les sommes qu'il prélève vont pour beaucoup à ceux qui vérifient que le laboureur est bien sorti à l'heure et qu'il ne travaille pas trop … C'est pourquoi l'économie étatisée fonctionne si bien !

Il y a une autre parabole, qui fait pendant à celle du semeur. Elle est moins connue, sans doute parce qu'elle est un peu plus obscure.

Ce que le Christ ne supporte pas, mais alors pas du tout, c'est la thésaurisation et l'effort pour se constituer une rente.

> "Il y avait un homme riche dont les terres avaient beaucoup rapporté.
> Il se demandait "que vais-je faire ? Je ne sais pas ou mettre ma récolte"
> Puis il se dit :

"Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers,
j'en construirai de plus grands, et j'y entasserai tout
mon blé et tout ce que je possède.
Alors je me dirai à moi-même
"Te voilà avec des réserves en abondance pour de
nombreuses années.
Repose-toi, mange, bois, et jouis de l'existence "
Mais Dieu lui dit
"Tu es fou, cette nuit même on te redemande ta vie.
Et ce que tu auras mis de côté, qui l'aura ?"

La parabole des talents nous avait déjà montré à quel point le Seigneur ne supporte pas ceux qui refusent de prendre des risques : celui qui a enterré son talent est envoyé dans les ténèbres extérieures.

Ici, le Christ nous le redit : tout capital qui n'est pas réinvesti est source de malheur. Le bonheur, la multiplication par cent est toujours dans la prise de risque et jamais dans la thésaurisation… Un système économique efficace devrait donc tout faire pour faciliter la prise de risque et empêcher la rente. Il serait bon, par conséquent, que ceux qui prennent des risques –les entrepreneurs – aient des taux d'imposition très bas, tandis que ceux qui touchent une rente et qui ne prennent aucun risque – les fonctionnaires – soient imposés très lourdement. Or, toutes les politiques budgétaires, toutes les lois de finances vont exactement dans un sens contraire. Prenons un exemple : comparons, d'une part, la situation d'un haut fonctionnaire qui prend sa retraite à 60 ans et touche 50 000 euros par an avec, d'autre part, celle d'un entrepreneur ayant fait fortune à l'étranger.

Le haut fonctionnaire a une retraite qui est parfaitement indexée sur l'indice des prix de détail et il n'a pas eu besoin de cotiser à quelque organisme privé de retraite. Sa retraite lui est payée par la collectivité nationale, à laquelle il s'est sacrifié toute sa vie, et ce sont nos impôts, ceux des fonctionnaires et les miens, qui vont lui assurer sa rente.

Imaginons que notre entrepreneur qui a fait fortune hors de France, veuille terminer ses jours au pays.

Question : de quelle fortune devra-t-il disposer pour avoir 50 000 euros par an de revenus ?
Réponse : il existe dans les marchés financiers un outil, les obligations indexées sur l'indice des prix de détail, qui permet de faire ce calcul.

Le rendement actuel de ces obligations est de 2% (réels), garantis par l'Etat, tout comme la rente de notre fonctionnaire. Avec ce taux de rendement de 2 %, il faut pour obtenir 50 000 euros annuels un capital minimum de 2,5 millions d'euros. A ceci près que surgit immédiatement un léger problème : avec un capital de 2,5 millions d'euros, notre entrepreneur devra payer un impôt sur la fortune de 1%, c'est-à-dire 25 000 euros. Il ne lui restera plus, dès lors, que 25 000 euros de revenus. Faudrait-il qu'il ait un capital, non pas de 2,5 millions d'euros mais de 5 millions d'euros ? Ce capital à 2 % de rendement lui rapporterait 100 000 euros. Nouveau problème : à ce niveau-là, il va payer 1,5 % d'impôt sur la fortune, soit 75 000 euros et il ne lui restera toujours que 25 000 euros….

En fait, il lui faudrait un capital de 10 millions d'euros (il paierait 150 000 euros d'impôts, et il lui resterait 50 000 euros, le but recherché). Sur ces 50 000 euros, il va payer ensuite, bien entendu, l'impôt sur le revenu… Mais le haut fonctionnaire aussi. On peut difficilement imaginer un système plus propre à amener notre entrepreneur à prendre sa retraite à Londres, Genève ou Bruxelles : à capital égal, son niveau de vie sera quatre fois supérieur… En termes économiques, on peut donc dire que la valeur actualisée, après impôts, de la rente de notre fonctionnaire "vaut" 10 millions d'euros.

Partisan de plus de justice sociale comme la lecture de ce livre a du vous convaincre, je me permets de faire une proposition. Tout le monde sait que monsieur Juppé a déplafonné l'impôt sur la fortune, lui qui avait promis de le supprimer. Moins de gens savent que le même Juppé, en apprenant que les fonctionnaires allaient prendre leurs retraites à un âge plus avancé en raison de la réforme Raffarin, avait immédiatement pris la sienne : celle d'Inspecteur Général des finances tout en touchant ses émoluments de maire de Bordeaux, de député, de président de Région…

Comme tout un chacun le sait, quand un fonctionnaire fait de la politique, en faisant don de sa personne à la France, sa carrière continue d'avancer de façon imperturbable, et, si par hasard, il est battu aux élections – les électeurs sont naturellement ingrats –, il est immédiatement réintégré au rang où il se serait trouvé s'il était resté tranquillement dans l'administration. Sa prise de risque est donc faible. Le premier décret que signa François Mitterrand après son élection fut celui où il nommait Valéry Giscard d'Estaing, président sortant, Inspecteur Général des Finances… De Gaulle avait, lui, refusé

toutes formes de retraites, excepté sa pension de colonel. Autres temps, autres mœurs…

Ma proposition est donc celle-ci : que l'on réintroduise dans la valeur des actifs de chaque fonctionnaire, la valeur actualisée de la retraite qu'il va toucher, et que ce montant soit soumis à l'impôt sur la fortune. Comme on le fait pour notre entrepreneur. On imagine le hourvari ! Je plaisante évidemment. Pourtant, cette mesure serait parfaitement conforme à la fois à la justice sociale, aux lois de l'égalité devant l'impôt, à la logique économique et, bien entendu, aux Evangiles… Mais ces deux dernières paraboles et celle des Talents nous font mieux comprendre le rapport que le Christ entendait avoir avec ceux qui sont capables de faire naître la croissance économique, les entrepreneurs. Il ne s'agit pas du tout du message que certains Protestants ont tire des évangiles : le fait d'avoir fait fortune n'est en rien un signe d'élection par le Seigneur.

Le Christ se place dans une perspective parfaitement dynamique et nous dit : ce que vous avez fait jusqu'ici ne m'intéresse en rien. C'est ce que vous allez faire a partir de maintenant qui est fascinant.

En 1936, une vieille dame de 99 ans avait quitté l'Allemagne pour échapper aux persécutions Nazies. A l'arrivée du bateau à New York, des journalistes l'attendaient pour lui demander pourquoi quitter son pays a 99 ans ?

La réponse fut superbe : ‘‘il n'y avait plus d'avenir pour moi en Allemagne'' Eh bien cette réponse c'est la demande du Christ.

Ce que nous avons fait dans le passé n'à aucun intérêt.

Seul compte l'avenir, et c'est sur cet avenir inconnaissable que nous serons jugés.

Et après tout, du temps qui nous reste à vivre, 100 % est toujours devant nous.

Chapitre XI

Evangiles et endettement

Jésus n'aime pas les rentiers, voilà qui nous semble acquis. Sur le versant opposé à la rente, il y a quelque chose qui s'appelle… la dette.ce sont ceux qui se sont endettes qui payent les rentiers.

Il convient, par conséquent, au point où nous en sommes de se demander si par hasard le Christ avait, également, quelque chose à nous dire sur la dette.

Ô Combien !

"Un roi voulait régler ses comptes avec ses serviteurs.
On lui amena quelqu'un qui lui devait dix mille talents, c'est-à-dire soixante millions de pièces d'argent.
Comme cet homme n'avait pas de quoi rembourser, le maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses enfants et tous ses biens, en remboursement de sa dette.
Alors, tombant à ses pieds, le serviteur demeurait prosterné et disait
"Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout "
Saisi de pitié, le maître le laissa partir et lui remit toute sa dette.
Mais en sortant, le serviteur trouva un de ses compagnons qui lui devait cent pièces d'argent.
Il se jeta sur lui pour l'étrangler en disant
" Rembourse ta dette ! "

Alors tombant à ses pieds, son compagnon le suppliait :
"Prends patience avec moi, et je te rembourserai"
Mais l'autre refusa et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il ait tout remboursé.
Ses compagnons en voyant cela, furent profondément attristés et allèrent tout raconter a leur maître.
Alors celui-ci le fit appeler et dit
"Serviteur mauvais, je t'avais remis cette dette parce que tu m'avais supplié.
Ne devais-tu pas à ton tour avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?
Dans sa colère le maître le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il ait tout remboursé.

A l'évidence, pour le Christ, ce n'est pas une bonne idée d'avoir une dette, car cela met en danger la liberté personnelle et on se retrouve assez facilement en prison.

Dostoïevski disait aussi, "l'argent, c'est de la liberté frappée ". De même quiconque a connu un état d'endettement sait au fond de lui-même à quel point il s'agit d'un enfermement, d'un emprisonnement. Encore aujourd'hui, alors que j'ai eu la chance dans ma vie de gagner de l'argent, j'ai des sueurs froides quand mon banquier m'informe que je suis débiteur sur mon compte courant…

Plus sérieusement, dans mon métier de financier, j'ai pu mesurer les immenses désastres d'origine financière qui ont engendré d'insupportables souffrances humaines. Le Mexique en 1982, la crise asiatique en 1997, l'Argentine, Vivendi ou Enron récemment… A l'origine, encore et toujours des excès de dette.

Et mes cheveux se dressent sur la tête – du moins ceux qui me restent –, quand je constate que la dette de mon pauvre pays atteint aujourd'hui 1 000 milliards d'euros, soit à peu près la valeur d'une coquette résidence secondaire par Français. Et ceci dans un schéma démographique qui s'effondre, avec des systèmes de retraite non capitalisés, ce qui ajoute d'autres milliards d'euros à la dette existante. Que cette dette-là liée à nos retraites, à notre démographie ne figure pas dans les livres comptables de la France, ne veut pas du tout dire qu'elle n'existe pas.

Elle est là et bien là. Je l'ai déjà dit, mais je le répète, le futur de la France, sur les tendances actuelles et, si aucune décision n'est prise, c'est l'Argentine…
Foin de tout ce pessimisme.

Le pessimisme est une faute contre l'espérance laquelle, nul ne doit l'ignorer, est une vertu théologale.

Il nous faut donc espérer et nous tourner une fois de plus vers les Evangiles à la recherche d'une solution.

Si la dette est trop lourde, à terme dangereuse, le Christ a-t-il une recette pour la résorber ? Jésus a bel et bien indiqué une façon de se sortir de cette nasse.

> Un homme riche avait un gérant qui lui fut dénoncé
> parce qu'il gaspillait ses biens.
> Il le convoqua et lui dit
> "Qu'est ce que j'entends dire de toi ?
> Rends-moi les comptes de ta gestion, car désormais, tu ne pourras plus gérer mes affaires".

Le gérant pensa
« Que vais-je faire, puisque mon maître me retire le gérance ?
Travailler la terre, je n'ai pas la force.
Mendier ? J'aurais honte
Je sais ce que je vais faire, pour qu'une fois renvoyé de ma gérance, je trouve des gens pour m'accueillir".
Il fit alors venir, un par un, ceux qui avaient des dettes envers son maître.
Il demanda au premier :
"Combien dois-tu à mon maître ?"
"Cent barils d'huile".
Le gérant lui dit :
« Voici ton reçu ; vite, assieds-toi et écris cinquante »
Puis il demanda à un autre :
"Et toi, combien dois tu ?
« Cent sacs de blé »
Le gérant lui dit :
« Voici ton reçu, écris quatre vingt"
Ce gérant trompeur, le maître fit son éloge.
(…)
Eh bien moi, je vous le dis :
"Faites vous des amis avec l'argent trompeur, afin que le jour où il ne sera plus là, ces amis vous accueillent".

Il nous faut actualiser cette parabole qui pour la plupart des gens apparaît comme une apologie non dissimulée de la malhonnêteté. Ce qu'elle n'est pas.

Le gérant avait prêté bien des choses à beaucoup de braves gens. Il faisait donc office de banquier. Comme tout bon banquier, il connaissait ses clients, et il était au courant de leur

capacité de remboursement. S'il ferme boutique, pour ses clients, le changement sera brutal. Ils vont se trouver en face d'un nouveau banquier qui ne connaîtra pas leurs affaires et pourrait leur demander un remboursement immédiat et total de leurs emprunts.

Ruine générale, y compris du maître, dont tous les débiteurs font faillite.

La solution la plus élégante est, de loin, celle que le gérant -serviteur a choisi : il demande à ses débiteurs de rembourser ce qu'ils peuvent – il les connaît bien – sans mettre en danger leurs entreprises.

De ce fait, il protége tout le monde, et en plus, il est populaire, ce qui, on nous l'accordera, est fort rare pour un banquier. Quant au maître, mieux vaut qu'il touche 80 % de son argent que rien. Ce qui paraît l'évidence même. En clair Jésus nous dit : quand quelqu'un est dans une passe financière difficile, il est préférable et plus intelligent de lui faire payer ce qu'il peut, que ce qu'il doit.

De surcroît, son débiteur lui en sera reconnaissant.

Voilà une leçon que le FMI aurait intérêt à méditer. Présente dans les Evangiles, elle l'est aussi dans Le marchand de Venise, où Shakespeare nous rappelle qu'un contrat n'est exécutable en droit, que s'il est conforme à la morale. C'est pourquoi il nous faut maintenant aborder deux points fondamentaux qui concernent le contrat : son importance et sa souplesse.

Chapitre XII

Les Evangiles et le contrat

"Le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Le socialisme, c'est le contraire."

Arthur Koestler

A plusieurs reprises nous avons mentionné l'importance dans les Evangiles de la notion de "contrat". Elle est absolument centrale dans toute la Bible, qui est l'histoire d'un – ou de deux – contrats, selon que l'on est juif ou chrétien. On peut affirmer sans crainte d'exagérer que l'Ancien et le Nouveau Testament ne sont que l'historique des contrats qui ont unis les hommes et le Dieu d'Israël. L'Ancien Testament est l'histoire, longue, tortueuse et compliquée du premier contrat passé entre Dieu et Abraham. Il est établi entre Dieu et Son peuple, le "peuple choisi"[59]. C'est la version officielle.

[59] Les descendants d'Abraham et de Sarah, devaient être "aussi nombreux que les étoiles", d'après la promesse de Dieu à Abraham. Ce qui avait fait rire en douce Sarah, qui se savait trop vieille pour enfanter. Ce pour quoi, elle avait été punie...non pas d'être vieille, mais d'avoir ri. C'est un peu décevant, mais sur ce coup-là, Dieu a manqué d'humour.

En fait la première alliance[60], pour l'appeler de son nom français, avait été établi d'abord entre Dieu et Abraham, puis reconduite quelque temps après entre Dieu et Moïse. Si on lit l'Ancien Testament avec un œil de juriste, on ne peut pas s'empêcher de penser que les termes du contrat avaient été mal négociés par l'une des deux parties.

Quelque part, Abraham et Moïse ont roulé le Seigneur. J'ai participé à de nombreuses négociations d'affaires et, à mon humble avis, Dieu aurait dû se réserver les conseils d'un bon avocat.

Quelles erreurs a-t-Il commises ? Abraham et Moïse se sont engagés :

1. Pour d'autres qu'eux-mêmes.
2. Pour un futur indéterminé.
3. Sans en avoir reçu l'autorité.

Ils ont promis, juré que les Israélites feraient ce que Dieu leur ordonnerait de faire. Ils se sont engagés, non pas pour eux-mêmes, mais pour des tiers, et de surcroît des tiers qui n'étaient pas encore nés. C'est quelque chose qu'il ne faut jamais accepter dans une négociation. Tenir ses propres engagements est déjà assez difficile. Vérifier que l'autre partie tient ses promesses est un travail à temps plein. S'imaginer que

---

[60] En fait en anglais, on appelle ces contrats non pas "alliance", mais "covenant" mot juridique qui veut dire contrat. En français on utilise un terme venant du monde diplomatique "alliance", en anglais un terme venant du droit privé. En France on pense le droit et la loi en termes de relations politiques, en Angleterre en termes de liberté individuelle. Voir les deux derniers chapitres des Lions menés par des Anes. Op.cit.

la partie adverse va être capable de respecter sa part du contrat, si elle s'est engagée à ce qu'une tierce partie respecte des promesses que l'on a faites pour elle, sans la prévenir, relève de la naïveté la plus touchante.

De fait, ça n'a pas très bien marché.

Une partie du peuple juif a respecté et respecte toujours la Loi mosaïque, et nous a transmis le message intact, ce qui est proprement inouï et mérite notre reconnaissance éternelle.

Mais les riches et les puissants ont eu bien du mal à s'y tenir. Qu'on se souvienne du roi David qui envoie le mari d'une femme qu'il convoitait se faire massacrer au front. Tuer le mari pour ne pas commettre l'adultère, voilà une solution dont heureusement ne dispose pas la plupart des individus. La planète serait un peu vide…

Devant ces manquements répétés, le Seigneur envoie prophète après prophète, pour rappeler les termes du contrat. Ils sont, en général, accueillis avec le même enthousiasme que des huissiers de justice venant exiger le paiement d'une dette que l'on avait totalement oublié.

Le peuple les jette dans des citernes – vides! –, les lapide ; les rois les font emprisonner… Etre prophète n'est à l'évidence pas un métier de tout repos et d'ailleurs la plupart d'entre eux se plaignent amèrement à Dieu d'avoir été choisis.

A ce point une question surgit : pourquoi les Juifs, ne font-ils donc que rarement ce que le Seigneur attend d'eux ? Pourquoi le contrat entre Lui et Son Peuple ne marche-t-il

jamais aussi bien qu'IL l'espérait ?[61] Parce que ce contrat fait fi de la liberté individuelle de chacune des parties. Chaque individu se sent tenu en conscience par les promesses qu'il a faites, mais beaucoup plus rarement par les promesses que quelqu'un d'autre a faites en son nom et sans qu'on l'ait consulté.

Une fois de plus, en lisant les Evangiles nous ne cessons de découvrir que le collectivisme ne fonctionne pas : une promesse – un contrat – n'est tenable que si cette promesse lie deux personnes, et deux personnes seulement, chacune ayant accepté clairement de limiter sa liberté individuelle, dans les limites prévues par le contrat. Toute autre formule restreignant la liberté individuelle est vouée à l'échec.

Je peux consentir à limiter ma liberté.

Je ne peux pas accepter que quelqu'un d'autre que moi le fasse.

Voilà le fond du message de Jésus.

Sans vouloir insister, contentons-nous de remarquer que toutes les négociations collectives de nos chers socialistes ou

[61] Ce qui étonne dans la Bible, c'est cette impression que Dieu découvre sans arrêt, et parfois avec stupéfaction, de quoi sont capables les hommes. Il est omniscient, mais les hommes le surprennent tout le temps…

soi-disant gouvernements de droite[62] impliquent, d'une part, l'Etat dans le rôle de Dieu le Père distribuant les Commandements, d'autre part, le petit peuple des entrepreneurs et des travailleurs, qui attend, la casquette à la main, que les décisions qu'il devra respecter soient prises par ceux qui savent[63].

Ainsi toutes les conventions collectives sont organisées sur le modèle de l'Ancien Testament, et donc vouées à l'échec. Pourquoi ? Automatiquement se créent deux classes, celle du "peuple élu", signataire et bénéficiaire de la convention et celle des braves gens qui n'en font pas partie, les exclus.

Or il se trouve que dans le monde moderne, les exclus portent un autre nom, celui d'usager ou de client, et ce sont ces exclus qui paient pour les privilégiés du "peuple élu".

Certains se souviennent peut-être d'une gravure qui illustrait jadis les livres d'histoire ; on voyait le Tiers Etat qui portait sur son dos la Noblesse et le Clergé. Eh bien, nous y sommes à nouveau, la cléricature étatique a remplacé les prêtres catholiques, les fonctionnaires ont remplacé la noblesse.

---

[62] Reconnaissons- le : celui qui découvre la moindre différence entre les partis au pouvoir en France en analysant les politiques menées par les uns ou les autres, a l'oeil bien exercé. La droite française est au moins aussi étatiste, sociale-démocrate et corrompue que la gauche. Les seules réformes intelligentes qu'a connu la France ces dernières années, ont été faites par Pierre Bérégovoy, Premier ministre socialiste, trop tôt disparu.

[63] Dans les années Mitterrand, la classe politique faisait référence au président en l'appelant "Dieu", plaisanterie ô combien révélatrice.

A quand une nouvelle Nuit du 4 août[64] ?

L'exemple archétypal du contrat signé sur le Sinaï entre Dieu le Père et son Peuple éperdu de reconnaissance[65], est bien évidemment la remarquable loi Aubry sur les trente-cinq heures, dont l'application dans les hôpitaux, par exemple, a démontré la funeste imbécillité. Elle est absurde dans toutes ses applications, mais dans les hôpitaux tout le monde peut le vérifier. En effet, dans un hôpital les gains de productivité sont difficiles.

Nul n'a envie que le chirurgien qui va l'opérer multiplie par deux le nombre de ses opérations journalières, surtout s'il vous fait passer sur le billard en fin de journée… Il risque d'être un peu fatigué ! Dans un monde professionnel où les gains de productivité sont faibles, toute réduction du temps de travail oblige à embaucher, si on ne veut pas que la qualité du service baisse. Or, embaucher est impossible pour deux raisons : il n'y a personne à embaucher, et en plus il n'y a pas d'argent pour le faire. Depuis des années, en effet, ceux qui gèrent la Sécurité sociale, limitent le nombre des admissions aux concours de médecins ou d'infirmiers. Ce qui limite le nombre de candidats à la formation médicale ou paramédicale.

Aujourd'hui, quand bien même on voudrait embaucher

---

[64] Pendant la Nuit du 4 août 1789, la noblesse française a voté l'abolition de ses privilèges, donnant ainsi un très bel exemple d'altruisme et de patriotisme.

[65] Ce qui n'est pas vrai du tout. Dès que Moise est sorti du camp, les Israélites se sont mis à faire la fête, à adorer le Veau d'or, à vouloir retourner en Egypte… Rester dans le droit chemin les ennuyait profondément. Rien n'a vraiment changé, et ne changera jamais.

des médecins ou des infirmiers, on ne le pourrait pas, car il faut entre trois et dix ans pour former des personnels qualifiés dans le domaine de la santé. Les choses n'iront pas, avec le temps, en s'arrangeant… D'autre part, les hôpitaux sont soumis à des contraintes budgétaires qui leur sont de plus en plus difficiles de contourner. S'il existait un personnel disponible, les hôpitaux ne pourraient l'embaucher en raison de ces contraintes. Comme le système hospitalier fonctionne sans liberté des prix, il n'y a pas de liberté de choix, donc pas de liberté du tout.

Si l'Union Soviétique a sauté parce que son système économique était idiot, pourquoi s'imaginer que la Sécurité sociale puisse marcher ? Les grand-messes (!) où le gouvernement et les syndicats officient de concert pour annoncer la dix huitième, la dix neuvième ou la vingtième – nous ne savons plus très bien – réforme de la Sécurité sociale nous rappellent singulièrement le processus de la glasnost de Gorbatchev qui s'échinait, sous les applaudissements de toute la gauche française, a réformer un système qui était condamné, car contraire à la nature humaine et à la Loi divine….

Or les valeurs et les principes de fonctionnement de l'ex-Union Soviétique et de la Sécurité sociale sont exactement les mêmes : la combinaison des limitations des dépenses, du contrôle des prix, du numerus clausus et des trente-cinq heures ? Ce qui engendre une situation fort intéressante pour un logicien, celle d'un problème sans solution. Ubuesque.

Le plus drôle, si on veut : c'est qu'il s'agit du même ministre ou de "la" même ministre qui a fixé le numerus

clausus pour les études, le budget des hôpitaux et imposé les trente-cinq heures !

Bref l'Ancien Testament nous démontre que les négociations collectives ne fonctionnent jamais, parce que les puissants se défilent toujours, ce qui met hors-jeu une bonne partie de la population.

Et voilà comment "certains sont plus égaux que d'autres"…

Revenons à Dieu. Au bout d'un certain temps, Lui qui jetait un oeil sur sa création, il a fini, selon les Evangiles, par se rendre compte que les choses ne se passaient vraiment pas comme Il l'avait espéré.

Il se dit qu'il lui fallait retourner à la table des négociations. Ses deux premières expériences lui ayant laissé un mauvais souvenir, méfiant, il décide d'envoyer son propre Fils, pour discuter du nouveau contrat, de la nouvelle alliance, du "new covenant" comme diraient nos amis anglais.

Et là, tout change.

Jésus a compris. Comme nous l'avons déjà expliqué, Il décide de ne s'intéresser qu'à un individu à la fois. A la place d'un bon gros contrat, d'une énorme convention collective, la décision est prise de ne plus passer que des contrats individuels, renouvelés à chaque transaction.

Fini la massification, ou l'appartenance forcée à une race, une nation, une religion, ou un syndicat. Fini le

favoritisme, la corruption, les préséances. On comprend que nos élites détestent le marché libre fondé sur le contrat individuel. L'homme "tribal" devient "l'individu" moderne. Et c'est l'explosion de liberté et donc de créativité engendrée par le christianisme. Samuel Huttington dans son livre Le choc des civilisations fait une intéressante remarque : les enquêtes d'opinion effectuées dans les cinq ou six grandes civilisations qui se partagent aujourd'hui le monde, montrent que la civilisation judéo-chrétienne se distingue des autres essentiellement par l'extrême individualisme de ceux qui en font partie.

La notion d'individu est centrale et consubstantielle à notre civilisation.

Cette notion trouve sa source originelle dans les Evangiles, en général et dans les paroles de Jésus, en particulier. L'individualisme occidental n'est que le lointain reflet de cette liberté qui nous a été donnée d'être ou de ne pas être un bon Juif, de suivre ou de ne pas suivre l'Appel.

Dans cet esprit, ceux qui ne voient que l'étatisme, l'égalitarisme – contrat collectif – et le pessimisme – lutte des classes, "valeur travail", malthusianisme – constituent un recul moral sans précèdent, qui tend à nier tout ce que le Christ nous a enseigné ? Il s'agit d'un retour en arrière, d'un retour de la morale de l'esclave[66].

---

[66] Même les plus grands esprits peuvent se tromper. Nietzsche disait du christianisme qu'il était une religion d'esclave. En fait, n'est-ce pas exactement le contraire ? On a envie de dire que toutes les religions sont des religions d'esclave, sauf le christianisme.

A contrario, je me répète, le message des Evangiles est libérateur. Hélas, je le sais, les églises en général et l'église catholique en particulier, n'ont pas toujours respecté la liberté individuelle, loin s'en faut ! Mais Jean-Paul II, le pape actuel, n'a-t-il pas demandé pardon pour les crimes que son Eglise a pu commettre dans l'histoire ? Il a eu raison de le faire.

Quels qu'aient été ses erreurs et même ses crimes, il ne faut jamais perdre de vue que l'église catholique a eu ce mérite inouï de nous transmettre les paroles du Christ sans y toucher. De cela on ne pourra jamais assez la remercier.

Conclusion

Quand un rocher change le cours d'un fleuve

"Le Pape ? Combien de divisions ?"

Joseph Staline

Churchill disait : "Si vous devez faire un discours, levez-vous pour que l'on vous voit, parlez fort pour que l'on vous entende, et soyez bref pour que l'on vous réinvite".

On pourrait, à l'évidence, poursuivre et creuser plus encore l'analyse des relations entre la parole de Jésus et la théorie ou la pratique économique. Mais cela ne changerait pas fondamentalement notre propos.

Au fond, dans les Evangiles, il y a deux bonnes nouvelles.

• La première, à laquelle on peut ne pas croire, et sur laquelle je n'ai rien à dire : le Christ est ressuscité.

• La seconde : chacun d'entre nous est totalement et irrémédiablement unique.

Cette extraordinaire intuition du Christ a été confirmée au delà de ce qui était nécessaire par toute la science moderne (Découverte de l'ADN).

Si je suis unique, mon destin n'appartient qu'à moi, et nul n'a le droit de m'imposer des contraintes insupportables, surtout si celles-ci sont en contradiction avec la Loi mosaïque.

Il ne peut donc y avoir de solutions collectives aux problèmes de ce monde. Chacun d'entre nous doit essayer de s'améliorer tout au long de sa vie, sans forcer les autres à faire ce qui nous semble, à nous, le bien. Mon père disait souvent en souriant: "c'est très facile d'élever des enfants, il suffit de leur donner l'exemple ". Le rôle des élites, des éducateurs est de donner l'exemple, de conduire ceux dont ils ont assumé la charge, par l'exemple. Or nos élites, aujourd'hui, sont tout à fait déterminées à suivre la vieille règle émise par les jésuites et appliquée par toutes les dictatures : "Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais". Et ceci crée un immense problème. Les élites qui ne croient plus en leurs idées, ne peuvent pas entraîner leur peuple, lequel ne croit pas davantage aux idées qu'elles lancent. C'est le blocage.

Chaque société humaine est continuellement confrontée à des défis. Le rôle des élites est de répondre à ces défis. Quand l'élite elle-même constitue le problème, alors la révolution politique devient inévitable…

Or nos sociétés vont devoir répondre dans les années qui viennent à des défis immenses : écroulement démographique, effondrement des systèmes sociaux, immigration, choc des civilisations, émergence économique et politique de l'Asie… Mais il faut se convaincre d'une chose : aucun d'entre eux ne pourra être résolu si nous gardons les mêmes élites, puisque leur explication du monde est fausse et que leur idéologie leur interdit de les traiter.

Que faire ? Il va falloir extirper du corps de l'Etat cette cléricature arrogante et souvent corrompue, si possible en

faisant l'économie d'une révolution consécutive à un écroulement économique…

L'analyse des enchaînements qui ont amené à la libération de nos concitoyens européens de l'Est, si lâchement abandonnés en 1948, apporte quelques idées sur la façon dont nous pouvons espérer libérer notre Etat. La défaite de l'Etat communiste a été avant toute chose une défaite morale. Ceux qui se sont appuyés sur nos antiques racines morales l'ont emporté. Nous aussi, nous devrons nous appuyer sur nos anciennes racines morales, sur nos racines judéo-chrétiennes.

Il y a, je crois devoir le dire avec force, une mauvaise compréhension de ce qu'est la morale dans notre civilisation. Dès que l'on parle de morale, l'image des dix Commandements surgit : " fais pas ci, fais pas ça "… Comme chantait Jacques Dutronc.

Mais, les dix Commandements, c'est la morale juive.

Il y a, en effet, une morale juive et une pratique chrétienne, qui englobe la morale juive mais y rajoute quelque chose d'essentiel : la liberté individuelle.

Etre chrétien, c'est exercer sa liberté individuelle, son libre-arbitre. Il n'y a pas d'autre règle. N'oublions jamais le premier des Commandements qui s'énonce ainsi : "Tu n'auras pas d'autre Dieu que Moi, car je suis un Dieu jaloux". Et l'on sait que refuser d'idolâtrer César Auguste, le petit Père des peuples, ou le Grand Timonier, ou Pol Pot, refuser d'obéir à un

ordre indigne ou déshonorant peut devenir un acte de grand courage et vous conduire à la mort[67].

"Heureux serez vous si vous êtes emprisonné ou tué à cause de moi… "

Soljenitsyne, dans le Chêne et le Veau, a expliqué d'une manière superbe comment on peut lutter contre le Léviathan communiste. A un marxiste de base qui lui faisait remarquer que son combat était inutile, puisque l'Histoire, telle un immense fleuve fait de milliards de gouttes d'eau, est collective et non individuelle, il répliqua que de temps en temps, un rocher tombe dans le lit d'un grand fleuve, et force ce dernier à changer de cours. Et c'est ce qui s'est produit.

Le grand fleuve était l'avancée irrésistible du socialisme scientifique, et dans sa version soviétique, le rocher, ce fut Soljenitsyne. Le grand fleuve est allé se perdre dans les sables d'où j'espère, il ne ressortira jamais. Le communisme fut mortellement atteint par la publication de l'Archipel du Goulag.

---

[67] Mon père commandait des harkis en Algérie. Il reçut l'ordre de les désarmer après l'Indépendance. Les désarmer, c'était les condamner à être égorgés. Il refusa, et leur donna l'ordre de rejoindre les ports les armes à la main, pour passer en France, ce qu'ils firent sous le commandement de leurs officiers. Résultat, arrêts de rigueur et fin de sa carrière. Tous ceux qui acceptèrent furent nommes généraux. 140000 harkis périrent sous la torture.

Peu de temps après, et à la stupéfaction générale un Polonais – le cardinal Karol Wojtyla[68]– fut élu Pape. Un deuxième rocher tombait dans le fleuve. Et quel rocher !

Puis en Pologne, la création d'un syndicat chrétien, Solidarnosc, fit voler en éclat la prétention du Parti communiste à représenter quelque travailleur que ce soit. Avec Lech Walesa un troisième rocher tombait dans le fleuve. Le communisme apparaissait tout à coup à peu près aussi ridicule dans ses prétentions à représenter les syndiqués que risible dans sa prétention à défendre les droits de l'homme.

Le communisme a souffert d'une défaite morale irrémédiable des mains de ces trois hommes, et il ne s'en est jamais remis. Or, chacun de ces trois géants, revendiquait haut et fort ses racines chrétiennes. Ce n'est pas la Ligue des Droits de l'Homme qui a fait s'effondrer l'Union soviétique ; c'est la parole du Christ, prononcée par trois hommes. On peut ajouter que Ronald Reagan, autre fossoyeur du communisme, était lui aussi un chrétien dans son approche politique.

On est condamné à ne rien comprendre de ce qui s'est passé dans les années 80 si l'on essaye de cacher ce constat ; la victoire sur le communisme fut avant tout une victoire de la parole chrétienne sur la réalité totalitaire.

Pour que s'effondre le monstre soviétique, il a suffi que passe ce message : le socialisme historique est moralement indéfendable. Ce message, les Français de bonne volonté

---

[68] Soljenitsyne, à l'annonce de l'élection du Pape polonais, eut cette phrase prophétique : "L'élection de ce Pape est un don de Dieu".

doivent le reprendre sans se lasser. Loin d'être une hérésie un peu aimable et généreuse, dérivée du christianisme, le socialisme est une monstruosité sanglante, un de ces contre-feux que le prince du mensonge s'entend si bien à mettre en place pour tromper les braves gens. La réalité est toute simple : On ne peut être chrétien et socialiste à la fois. Prétendre le contraire, c'est choisir les pharisiens contre Jésus…

La solution nous a été indiquée par Soljenitsyne, le Pape, et Walesa. Et cette solution dépend de la prise de conscience par les chrétiens en général et les catholiques en particulier d'une réalité qui crève les yeux :

• Chaque fois qu'il a pu aller jusqu'au bout de sa logique, le socialisme démocratique (!) ou non a été sanglant et assassin. Surtout contre les hommes de Dieu. la formule « solution finale », peu de gens le savent, n'a pas fait sa première et hideuse apparition en Allemagne sous les Nazis, mais sous Lénine, en Russie. Lénine, Trotski échangèrent de nombreuses circulaires sur la nécessaire et rapide liquidation de tous les prêtres, moines, religieux et religieuses orthodoxes. Ils étaient plus de 350 000 en 1917. En 1940, il en restait 2 000, tous les autres ayant été assassinés. Cette liquidation planifiée, voulue, portait le nom de « solution finale ». Le démon, quand il s'agit de liquider le peuple de Dieu (les juifs) ou les hommes de Dieu (les religieux) manque singulièrement d'imagination dans le choix de son vocabulaire. Au demeurant, l'idéologie nazie ne se définissait-elle pas comme nationale-socialiste ? Ces assassinats, par des socialistes, n'ont pas été limités à la simple Russie. Citons au hasard, l'Espagne Républicaine (bien avant le déclenchement de la guerre civile), la Chine Maoïste, l'Ethiopie, l'Indochine communiste, partout, toujours le

socialisme s'attache d'abord à liquider les Chrétiens[69], au sens physique du terme. D'après les statistiques du Vatican, les régimes dits "socialistes" ont, au XX ème siècle, martyrisé davantage de chrétiens que ne l'ont fait tous les autres régimes, tous siècles confondus, depuis la mort de Jésus. Devant le chrétien, qui se revendique comme tel, le socialiste est comme le possédé du démon devant Jésus. Dernier exemple : la réélection de Bush par un électorat qui se veut et s'affirme chrétien. Or, pour l'intelligentsia française que son électorat fut chrétien, aura suffi à déconsidérer sa victoire… En fait, le socialiste conséquent avec lui-même sait fort bien que son principal ennemi a été et sera le Christ, qui toujours montrera le loup sous le déguisement de mouton. Au pouvoir, les socialistes français ne se sont-ils pas empressés d'attaquer le statut des écoles catholiques[70] ?

• Comme le montre son histoire le socialisme est stérile : partout où il est passé, les arts, les idées, le débat, la vie en un mot, ont trépassé. Que l'on me montre simplement un monument socialiste qui ne soit pas hideux et je serais prêt à changer d'avis. Le socialisme engendre la laideur, la pauvreté et donc le désespoir et la neurasthénie.

• Toute l'histoire du XXème siècle a prouvé que le socialisme est dangereux pour la liberté politique et la démocratie. Il est inutile d'insister…

---

[69] Et bien entendu, ils ont essaye de liquider le Pape.

[70] Pour ceux qui ont la mémoire longue, on se souvient que la première mesure prise par les socialistes en arrivant au pouvoir en France fut d'essayer de tuer les écoles chrétiennes. Fort heureusement, des manifestations de masse les firent reculer piteusement.

Cette dérive, si souvent criminelle du socialisme, a fait l'objet de nombreuses analyses et interprétations. Pour ma part, je voudrais évoquer – ce qui nous ramènera aux Evangiles – une vieille notion de la science politique, mise en lumière par Karl Popper ou Milton Friedman. La liberté comme attribut peut s'exercer dans trois domaines fort distincts : liberté civique, liberté économique, liberté politique.

• La liberté civique c'est de pouvoir faire élever ses enfants dans les écoles de son choix, créer des associations de quartier, un syndicat, voyager librement…

• La liberté économique, c'est de pouvoir créer son entreprise, embaucher, débaucher, fixer ses prix, acheter, vendre, commercer…

• La liberté politique, enfin c'est de pouvoir créer un parti politique, se présenter, voter sans crainte de représailles, manifester dans la rue…

Il n'existe aucune raison logique pour dire que la liberté politique est d'une nature supérieure aux deux autres. C'est pourtant ce dont les socialistes sont profondément convaincus : quand ils ont la majorité politique, ils se croient autorisés à intervenir dans les deux autres domaines. Or tout l'effort conceptuel des philosophes de l'époque des Lumières, tant français qu'écossais, fut de démontrer que le pouvoir politique n'avait pas à intervenir dans les deux autres domaines, sauf à créer les conditions d'un désastre. A contrario, les penseurs socialistes n'ont eu de cesse, depuis deux cents ans, de remettre en cause cette profonde vérité, avec les résultats que l'on a vus. Le socialiste se croit investi d'une mission : intervenir dans nos libertés civiques ou économiques, comme s'est permise autrefois l'église catholique.

Tout l'effort du libéralisme a été de protéger les libertés civiques et économiques contre l'empiétement constant du pouvoir politique. Le socialisme a renversé cette tendance, en arguant d'une prétention morale : puisque que moi, socialiste je suis bon et généreux par nature, l'Etat sera bon et généreux...

Si la France aujourd'hui, gouvernée depuis quarante ans par des sociaux-démocrates ou des socialistes, est tirée vers le bas, n'est-ce pas parce que les chrétiens en général et les catholiques en particulier ont cru aux calembredaines que leur débitait l'intelligentsia de gauche ?

Or il faut que les chrétiens français se ressaisissent : l'ennemi, ce n'est pas l'argent, qui n'est qu'un instrument, ce n'est pas le pouvoir qui, lorsqu'il est exercé convenablement ennoblit l'homme à qui il a été confié. L'ennemi, le seul, c'est ce socialisme rampant, cet étatisme qui cassent notre liberté individuelle et qui engendrent, ce que certains appellent, la "démocratie molle". Avec toujours sous-jacente la lutte des classes, quand bien même ce concept n'est plus revendiqué.

Il faut que chaque chrétien reprenne pour lui-même l'analyse de Jean-Paul II, Soljenitsyne, Lech Walesa. Le postulat évangélique de base, c'est la liberté individuelle.

Lorsqu'une majorité de catholiques français sera convaincue de cette vérité, alors notre monde politique et culturel changera. La France revivra peut être un de ces rebonds spectaculaires qui ont caractérisé son histoire. De chacun d'entre nous, chrétien attaché à la parole des Evangiles, dépend l'avenir de notre pays.

Il faut retourner à nos racines. Comme j'ai essayé de le montrer dans ce livre, nos racines, ce sont les Evangiles. Il faut les lire, il faut les méditer, il faut faire comprendre à ceux qui prendront notre suite que c'est là qu'est la source unique et centrale de notre liberté.

D'où ce petit livre, fragile bouteille jetée à la mer.

" La seule forme de pensée économique qui soit conforme aux Évangiles, c'est le libéralisme ! "

Sur cette conviction forte et politiquement incorrecte, Charles Gave nous livre un pamphlet où il analyse le texte des Évangiles en économiste qui a fait du libéralisme son credo. "
Venons-en à l'essentiel, c'est-à-dire à la question que nous posons, et qui est la suivante : si les Évangiles sont le fondement même de notre civilisation, si vraiment ils sont de tous temps et de tous les lieux, alors ils doivent avoir quelque chose à nous dire aujourd'hui sur ce qui est moral en économie ! Ils ont peut-être été trop lus et commentés par des religieux, des moralistes, des philosophes et pas assez parties économistes, et des financiers ", affirme Charles Gave.

Écrit avec fougue et mordant, Un libéral nommé Jésus n'est ni un livre de théologie ni même un livre religieux. C'est l'essai d'un économiste qui croit que l'honneur du libéralisme a toujours été de protéger les libertés civiques et économiques contre l'empiètement constant du pouvoir politique.

Charles Gave est économiste, entrepreneur et directeur de l'Institut des Libertés, un Think Tank déterminé à promouvoir les valeurs libérales.

www.institutdeslibertes.org